



LA FAUSSE ADULTÈRE

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

PAR
M. ADOLPHE D'ENNERY

MUSIQUE DE M. POSEY. — SCÈNES DE M. BOULEY. — COSTUMES DE M. FÉREYDANT ET DE M. PHILIS.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ, LE 20 DÉCEMBRE 1856.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE	
FERDINAND D'ORBY, jeune premier rôle.	MM. LACROIX.
FRANCINET, clerc du notaire, jeune premier comique	PAULIN MÉNIER.
LE CHEVALIER DE BRÉVANNES, troisième rôle	ARNAL.
LE COMTE GEORGES D'ORBY, rôle de comédien	FAILL.
GONDOIS, notaire, premier comique marqué.	PERIN.
	DOMESTIQUES, PARENTS, AMIS, etc., etc.
EN MÉDECIN, rôle de comédien	PÉPIN.
LE LIEUTENANT CIVIL, rôle de comédien	JELAS.
UN DOMESTIQUE du comte d'Orby, utilité	AURY.
UN DOMESTIQUE du comte d'Orby, utilité	THIERRY.
LEONIE PERROT, jeune premier rôle	MM. N. ARNAULT.
ATHÉNAIS COMTESSE D'ORBY, premier rôle	STÉPHANE LAGIER.
LOUISE, femme de chambre, utilité	CAROLINE.

La mise en scène de cette pièce, rédigée avec le plus grand soin par M. ARNAULT MAR, fait partie de la collection publiée par l'Albion Théâtral, rue de Valenciennes, 10, à Paris, et sera soumise gratuitement à MM. les Directeurs qui, en faisant la demande, joindront à leur lettre un mandat de 5 francs sur la poste.

ACTE I

Du salon chez M. le Comte d'Orby.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE BRÉVANNES, D'ORBY, ATHÉNAIS.

Mon cher d'Orby, vous me paraissiez fort triste.
D'ORBY.
Pis que cela, chevalier, je suis irrité.
ATHÉNAIS.
Ah ! (A lui-même.) Ma chère comtesse, vous paraissiez fort malade.
ATHÉNAIS.
Pis que cela, chevalier, je m'ennuie.
ATHÉNAIS.
Ah !... et qu'est-ce qui vous ennuie, comtesse ?
ATHÉNAIS.
L'irritation de monsieur le comte...

BRÉVANNES.
Et qu'est-ce qui vous irrite, cher comte ?...
D'ORBY.
L'ennui de madame la comtesse.
ATHÉNAIS.
Mais si c'est son ennui qui vous irrite, et votre irritation qui l'ennuie, cela pourrait durer longtemps. A moins que je ne m'en mêle un peu...
ATHÉNAIS.
Et qu'y ferez-vous, chevalier ?
ATHÉNAIS.
A votre mari, je rendrai le calme et la sérénité.
D'ORBY.
Vous êtes fou.
ATHÉNAIS.
A votre charmant visage, comtesse, je rendrai son sourire aimable et gracieux.
ATHÉNAIS, avec espoir.
Cela ne vous est pas possible.
ATHÉNAIS.
Il ne faut pour cela qu'un mot.

Un mot !...
 Un mot de vous...
 Mon cher... d'Orby... je vous prête cinquante mille écus...
 Hein ?
 Vous dites ?
 Cinquante...
 Cinquante mille écus !...
 De l'argent qui me vient du Poitou... de l'argent de province, enfin du vilain argent, dont je ne sais que faire, et que je vous confie, pour six mois.

Pour six mois... ce cher chevalier...
 Brévannes, vous êtes un homme charmant...
 Regardez donc votre femme, elle ne paraît plus s'ennuyer le moins du monde.

En effet...
 Regardez donc votre mari, il ne paraît plus irrité du tout...
 C'est vrai !...
 Vous êtes un si grand médecin...
 Magicien ! moi... vous me flatter ! au même prix le devien-drai qui voudra.

Il est adorable.
 C'est convenu.
 Croyez que ma reconnaissance...
 Oh ! non, non, pas de reconnaissance, je vous en prie, vous allez me gêner mon marché.

Comment, votre marché ?
 Votre maison est celle de Paris où l'on s'amuse le plus, c'est à peu près la seule où je sois vraiment charmé de venir. Or, aujourd'hui, voilà que faute d'argent ce qui me plaît va s'envoler, je vous en prête pour le réparer ; rien de plus naturel. C'est mon plaisir que j'achète, et mon votre reconnaissance.

A votre aise.
 Permettez-moi seulement de vous donner un conseil.
 Nous vous écoutons.
 Payez vos dettes... dégagez vos propriétés, vos revenus obérés.
 Ayec quoi ?...

Eh ! ça quo le vicomte d'Orby, votre frère, n'a pas quelque chose comme cent mille écus de majorat ?

Oui.
 Eh bien, il a vingt-quatre ou vingt-cinq ans, il y en a cinq que ce garçon-là devrait être dans les ordres.

C'est vrai.
 On n'emporte pas cent mille écus au cloître.

Non...
 Mais on peut, en y entrant, en faire don à qui bon vous semble, et s'il en disposait en faveur d'une autre, vous seriez peut-être fort embarrassé, vous, son tuteur, son frère, d'avoir à les lui compter.

Certes.

Et pour qui voulez-vous que Ferdinand déshérite son excellent frère et son adorable belle-sœur ?

Oui, pour qui ?

Mais... pour la femme qu'il aime, par exemple.

Pour la femme qu'il aime !...

Il aime une femme !...

En êtes-vous bien sûr ? est-ce ce lui qui vous a fait confidence de cet amour ?

Lui ? il ne se l'est peut-être pas encore avoué à lui-même. Je-qu'il j'ai des indices, tout à l'heure j'aurai une preuve.

Et quels sont ces indices ?

Le vicomte, vous le savez, a toujours été d'une complexion très-délicate, d'un tempérament très-sensitif... son enfance, et presque toute sa jeunesse, n'ont été qu'une longue et douloureuse maladie. Enfant, il était souvent en proie à de folles terreurs, qui finissaient craindre pour sa raison... Jeune homme, il recherchait sans cesse l'isolement, la solitude, et nos gens affirmant que souvent ils ont vu couler de ses yeux des larmes dont lui-même ignorait le motif.

C'est vrai, et je me souviens que bien des fois, les uns ont dit de lui : il mourra jeune, et les autres : il mourra fou.

Son humeur étrange l'a toujours tenu éloigné de nous, de nos amis, une seule personne semble avoir éveillé sa sympathie.

Eh cette personne ?...

C'est la fille d'un peintre... d'un faineur de miniatures, dont l'atelier était voisin de l'hôtel d'Orby. Les deux enfants ont grandi l'un près de l'autre, et se sont confiés leurs peines, ils se sont dit toutes leurs pensées, excepté une seule, la pensée de tous les instants.

Et comment auriez-vous la preuve de cette belle et silencieuse passion ?...

J'ai fait faire mon portrait par le père de la jeune fille, et pendant que je posais, je me suis amusée à faire rougir sept ou huit fois de suite la petite Léonie, en parlant de Ferdinand. Je suis revenue à l'hôtel, et il m'a regardé autant de fois Ferdinand, quand je parlais de Léonie. Tout à l'heure, je vais vous rendre témoins de cette double émotion en les mettant en présence.

Vous...

J'ai fait appeler votre frère, et j'attends la petite, qui va m'apporter mon médaillon.

Et quel est votre but ?

Pourquoi séparer deux tendres cœurs que le ciel a peut-être créés l'un pour l'autre ?

Un mariage !...

Dites une mésalliance !...

Une belle et bonne mésalliance. Mais ne voyez-vous pas que rien n'est plus désirable pour nous ?... Aimez-vous mieux qu'il entre dans les ordres et qu'il dispose de ce qu'il possède, ou bien voyez-vous qu'il épouse une fille de notre rang ? Ce sera bien peu alors de cent mille écus de dot, et l'on se demandera ce que vous y aurez ajouté. S'il se mésallie, au contraire, le monde ne s'acquiescera pas de ce que vous ferez en faveur de votre frère ! lui se contentera d'une pension de deux milliers d'écus, sans rien réclamer de ce capital... que vous seriez peut-être fort en peine de lui payer.

C'est vrai.

La comtesse a raison, mon cher, ne contrainsons pas l'incl-

nation de deux âmes qui s'adorent.. et qui ne demandent pas de comptes de tutelle.

ATHÉNAÏS, voyant entrer Ferdinand.

Silence!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, FERDINAND.

FERDINAND.
Vous m'avez fait appeler, madame?

ATHÉNAÏS.
Madame!... dites : ma sœur, Ferdinand.

FERDINAND.
Je suis à vos ordres, ma sœur.

ATHÉNAÏS.
Pourquoi n'êtes-vous jamais auprès de nous?

FERDINAND.
Pourquoi semblerais-je éviter le monde?

FERDINAND.
Moi...

ATHÉNAÏS.
Qu'a donc la solitude de si attrayant?

FERDINAND.
Si je cherche la solitude, ma sœur, c'est pour que ma souffrance n'ait rien que moi seul.

BREVANNES.
Oui, l'isolement est cher aux malades et... aux impotents.

FERDINAND.
Il y a bien des années que je souffre...

BREVANNES.
Et... combien y en a-t-il que vous aimez?

FERDINAND.
Moi, monsieur de Brévannes?

BREVANNES.
Eh! oui, vous, un beau jeune homme qui doit avoir fait tourner déjà bien des têtes, comme je l'avais fait moi-même à votre âge.

FERDINAND.
C'est qu'à mon âge, mon cousin, la vie n'avait pas été pour vous ce qu'elle a été pour moi jusqu'à ce jour.

BREVANNES, riant.
Eh!... quels si grands malheurs avez-vous donc à déplorer?

FERDINAND.
Quels si grands malheurs?... En effet, monsieur, de quoi ai-je à me plaindre?... Mon père, frappé dans un duel, est mort, un mois avant ma naissance; ma mère... ma mère est morte en me donnant la vie, et peut-être... parce qu'elle me la donnait!... Mon frère était trop jeune encore pour prendre soin de moi, on me confia à des étrangers; certes je ne leur reproche rien et ils ont gagné leur argent; j'étais faible, malade, ils ne m'abandonnèrent jamais, quand je souffrais, d'appeler d'habiles médecins. J'étais naturellement mélancolique, je pleurais souvent, surtout quand je voyais d'autres enfants caressés par leur mère, et je demandais la mienne; on me conduisait alors devant une froide image et l'on me disait : regarde-la! Oh! mon cœur n'avait plus de souhaits à former alors, et vous avez raison de rire, monsieur, je n'ai pas de si grands malheurs à déplorer.

ATHÉNAÏS.
Et depuis votre enfance, n'avez-vous formé aucune liaison d'amitié?

BREVANNES.
Eh! aucun amour?

FERDINAND.
Qui donc voudrait m'aimer? qui peut lire dans mon âme?

BREVANNES.
Mon cher, ce sont les sots qui ont dit : L'amour est aveugle!... L'amour est ce qu'il y a de plus clairvoyant, de plus égoïste, et la femme la moins... bête! fait toujours, à part soi, ce calcul... Voilà un homme malheureux, je le crois, il m'ennuiera d'autant mieux que je serai son unique bonheur!... Voilà un orphelin, je le préfère, il reposera sur moi seule la tendresse qu'il eût partagée entre un père, une mère et une femme, et je place ainsi mon cœur à trois cents pour cent d'intérêt! L'amour est un usurier.

ATHÉNAÏS.
Pourquoi, chevalier, toutes ces réflexions, puisque le cœur de Ferdinand est devenu libre?

FERDINAND.
Et qui pourrais-je aimer, moi qui ne suis aimé de personne?

UN DOMESTIQUE, annonçant.
Mademoiselle Léonie Petrov.

FERDINAND, à part.
Elle! lui!...

ATHÉNAÏS.
C'est mon médaillon que m'apporte cette petite... (bas.) Regardez-le donc... ce trouble...

BREVANNES, bas.
Oui, c'est un indice.

ATHÉNAÏS, bas.
Et vous allez avoir la preuve. (bas.) Faites entrer.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LÉONIE.

LÉONIE.
Madame la comtesse, voici votre portrait que mon père vient d'achever.

ATHÉNAÏS.
Je vous remercie, ma petite. (Montrant le médaillon.) Voyez donc, messieurs...

BREVANNES, regardant Léonie.
Quel adorable visage!...

ATHÉNAÏS, croquant qu'il parle de portrait.
Flatteur!...

BREVANNES.
Moi... du tout, je la trouve réellement charmante. (Il croque Léonie.)

ATHÉNAÏS, désappointée.
Ahl! c'est d'elle... que...

D'ORBY.
C'est fort ressemblant.

ATHÉNAÏS.
Mon ami, remettez à mademoiselle vingt louis, pour son père.

D'ORBY.
Vingt louis...

LÉONIE.
Vous vous trompez, madame, ce n'est que dix louis qu'a demandés mon père.

ATHÉNAÏS.
Je le sais, mais j'en ajoute dix autres pour joindre à votre dot.

LÉONIE.
Ma dot...

FERDINAND, à part.
Que dit-elle?...

ATHÉNAÏS.
Je sais que votre père a l'intention de vous marier bientôt.

LÉONIE.
Moi!...

FERDINAND, à part.
La marier!...

ATHÉNAÏS, à d'Orby et à Brévannes.
Regardez-les tous les deux, maintenant.

D'ORBY, bas.
Vous aviez raison...

BREVANNES, bas.
Oui, oui, ils s'aiment.

FERDINAND, à Léonie, avec amertume.
Recevez mes compliments, mademoiselle.

LÉONIE, tremblante.
Vos... compliments...

FERDINAND, avec une douleur croissante.
Soyez heureuse, Léonie... qu'il soit heureux aussi... criul... que votre cœur a choisi.

LÉONIE, s'enfuit, prend une partie de l'argent qu'elle reforme, et pose la bourse avec ce qu'elle contient sur la table.

ATHÉNAÏS.
Que faites-vous donc, mademoiselle?

LÉONIE.
Je prends l'argent qui est dû à mon père.

ATHÉNAÏS.
Mais... je veux...

LÉONIE.
Oh! rien de moins, madame... (avec force) mais rien de plus, voyez...

ATHÉNAÏS.
Je vous ai dit que je donnais le reste...

LÉONIE.
Pour ma dot... mais ce n'est pas à moi, madame, qu'il appartient d'accepter ou de refuser... c'est à mon père d'abord, et aussi à mon fiancé... à ce fiancé que je ne connais pas...

FERDINAND, à part avec joie.
Ahl!...

LÉONIE.
Que mon père ni moi, n'ayons encore choisi... ja ne la com-

nais pas, mais je sais d'avance, qu'il aura l'âme trop noble et le cœur trop fier pour permettre que je doive rien à d'autres qu'à mon père... et à lui.

C'est fort digne, ce que vous faites là, mon enfant, et je ne puis qu'y applaudir.

Madame !...

Il y a en vous une élévation d'âme, une noblesse de sentiments, qui vous donnent le droit d'être difficile dans le choix d'un fiancé, car... je ne sais personne qui ne puisse être fier de vous appartenir...

Madame la comtesse...

N'est-ce pas votre avis, messieurs ?

Sans doute...

Le vôtre, Ferdinand ?...

Oui, oui, certes...

Madame la comtesse n'a plus besoin de mes services ?

Non... Ah ! pardon, veuillez m'attendre chez moi ; monsieur votre père m'a dit qu'il se chargerait de faire encadrer ce médaillon, je vous le remettrai dans un instant.

Je vais attendre, madame la comtesse.

Conduisez mademoiselle dans mon appartement.

Il y a là un homme de loi...

Un homme de loi...

Diable...

Un notaire, je crois, qui arrive de province, et qui demande à parler à monsieur le comte et à madame la comtesse.

Faites entrer.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GONDOIS ET FRANCINET.

GONDOIS, introduit par le domestique, saluant Léonie, Francinet l'imitant.

C'est madame la comtesse d'Orby que j'ai l'honneur de saluer ?...

Non, monsieur. (Elle fait la révérence et sort.)

Ah !...

Vous vous êtes trompé, patron.

C'est à monsieur le comte Georges d'Orby que...

Monsieur le comte...

Non, monsieur. (Il salue et sort.)

Ah !...

Vous vous êtes encore trompé, patron.

Je commence à n'être plus à mon aise. (Haut à elle-même.) Alors, ce ne peut plus être que madame, qui est madame la comtesse.

A moins que ce ne soit moi.

Oh ! non... non...

Ça n'est pas lui, patron.

Monsieur est monsieur le comte... Monsieur le comte, à la bonne heure...

Pas le moins du monde.

Alors, c'est monsieur qui est...

FRANCINET.

Puisqu'il n'y a plus que lui...

Mon Dieu, je vous demande bien pardon, messieurs et madame... mais c'est que...

Vous avez la vue basse ?...

Non ; mais je suis excessivement timide... je me nomme Gondois...

Ça n'est pas une raison, on s'appelle Gondois, et on n'est pas forcé de trembler pour cela...

Certainement... je... ne... c'est que... tiens parle pour moi, Francinet, je n'en sortirai pas...

Voilà ce que c'est, madame et messieurs. Maître Gondois, mon patron, oh ! mais beaucoup d'énergie, seulement c'est en dedans... et ça ne sort jamais. Enfin, c'est un homme supérieur... à l'intérieur.

Mais enfin... qui êtes-vous, que désirez-vous ?...

Je me nomme Gondois, maître Gondois, notaire, garde-notes, à Angoulême.

Premier notaire d'Angoulême, et moi, Francinet, premier clerc du premier notaire de la susdite ville.

Je suis venu à Paris tout exprès pour entretenir monsieur le comte et madame la comtesse d'une affaire...

Fort importante.

C'est pour cela que je suis venu, au lieu d'envoyer mon clerc tout seul.

La chose était pressante, aussi nous avons pris la patache et nous n'avons mis que douze jours pour venir d'Angoulême ici... comme on voyage vite maintenant !...

C'est miraculeux !...

Et nous ne sommes peut-être pas au bout. Je gage qu'avant soixante ans, nos petits neveux iront d'Angoulême à Paris en moins d'une semaine...

C'est possible...

Je voudrais voir cela.

Je crois bien ! dans soixante ans ! Ça lui en ferait cent vingt ! il est plein d'esprit, vous voyez.

Enfin, monsieur, de quoi s'agit-il ?...

Il s'agit de votre vieille cousine, la douairière d'Avrecoeur.

Dites : parente... fort éloignée ; une bonne femme, cramponnée depuis 92 ans à une existence voisine de la misère.

On la disait en effet très-pauvre.

Je ne sais même pas au juste de quel droit elle se prétendait de notre famille.

Ah ! bah !...

Elle est morte, madame la comtesse.

Ah !...

L'raison funèbre n'est pas longue !... attends un peu !... (Haut.) Elle est morte en laissant trois millions de fortune.

Oui...

Trois millions !...

C'est bien trois millions que possédait la bonne et regrettable dame ?...

Alors donc!... (Haut.) Trois millions deux cent vingt huit mille sept cent nonante-huit livres.

GONDOIS.

On a négligé les sous et les deniers.

ATHÉNAIS.

Eh! monsieur, que ne le distes vous tout de suite!...

GONDOIS.

Pardonnez-moi, c'est que je suis fort timide...

FRANCINET.

Et ça ne pouvait pas sortir...

BREVANNES.

Parlez, parlez, monsieur le notaire.

D'ORBY.

Oui, continuez...

GONDOIS.

Veuve, depuis 60 ans, la douairière n'avait en effet reçu de défunt son mari qu'une fortune modeste; mais, comme elle s'était condamnée à une vie de privations, elle avait placé cette fortune, qui s'est singulièrement accrue en soixante années.

FRANCINET.

C'est étonnant comme ça marche, les intérêts accumulés.

ATHÉNAIS.

Enfin, monsieur?...

GONDOIS.

Enfin, à son lit de mort, elle m'a fait appeler, elle a songé à ses parents.

ATHÉNAIS.

La digne femme! c'était une âme généreuse!

FRANCINET.

Ils commencent à s'attendrir!... (Haut.) Mais il paraît qu'elle se trompait et qu'elle n'avait pas le droit de se dire de la noble famille de madame la...

ATHÉNAIS.

Vous êtes un sot... achève, monsieur Gondois.

GONDOIS.

Bref, elle s'est souvenue de ses parents éloignés...

D'ORBY.

Eloignés, éloignés... pas tant, monsieur. Madame la marquise Alexandrine-Joséphine-Louise-Séraphine, douairière d'Avrecourt, était la propre nièce de mon grand-père...

BREVANNES.

C'est bien votre cousine germaine...

ATHÉNAIS.

A la mode de Bretagne...

FRANCINET.

Et du Pérou... (Haut et prenant un air doux.) Eh bien, madame la comtesse! elle est morte!

ATHÉNAIS.

Hélas! la pauvre dame!...

D'ORBY.

Cette bonne et digne comtesse!...

FRANCINET.

Ils s'attendrissent tout à fait!... ils vont pleurer.

ATHÉNAIS.

Et c'est à nous qu'elle a légué cette immense fortune?

GONDOIS.

Oui, madame, à M. d'Orby.

ATHÉNAIS.

Mon mari.

D'ORBY.

Moi!... (Brevannes lui serre la main.)

BREVANNES.

Pauvre ami, du courage!

D'ORBY.

J'en aurai.

FRANCINET.

D'Orby, oui, Jules-Ferdinand d'Orby.

ATHÉNAIS.

Ferdinand d'Orby!

GONDOIS.

Oui, madame.

D'ORBY.

Mon frère!

ATHÉNAIS.

A lui!

BREVANNES.

Un vicomte d'Orby!...

FRANCINET.

Vicomte, précisément. (Haut.) Tiens, ça n'est pas eux, ça me fait plaisir.

D'ORBY.

Lui, légataire universel!...

ATHÉNAIS.

Héritier de trois millions!...

FRANCINET.

Deux cent vingt-huit mille sept cent soixante-dix-huit livres.

GONDOIS.

Je comprends toute la joie que nous apportons ici.

FRANCINET.

Oui!...

GONDOIS.

Je suis aise de n'avoir pas envoyé mon clerc tout seul.

ATHÉNAIS, qui a parlé bas à de Brevannes et à d'Orby.

Monsieur Gondois?

GONDOIS.

Madame la comtesse?

ATHÉNAIS.

Nous avons un service à vous demander.

GONDOIS.

Aux ordres de madame la comtesse.

ATHÉNAIS.

Pent-on compter sur vous?

GONDOIS.

Pour tout ce qui ne touche pas à mes devoirs de notaire royal... oui, madame.

ATHÉNAIS.

Et s'il s'agissait... de ces devoirs?

GONDOIS, timidement.

On me tuerait, madame, mais on ne m'y ferait pas manquer.

FRANCINET.

Tres-bien!...

ATHÉNAIS.

Rassurez-vous, il n'est question ici que d'un... léger retard... nous désirons... nous voulons... que ce soit par nous et quand il en sera temps que le vicomte soit informé de la nouvelle que vous apportez.

FRANCINET.

Ah!... tenez ferme, patron...

GONDOIS, contemplant.

Oui, oui... (Haut.) Mais, madame la comtesse...

ATHÉNAIS.

Nous le voulons, monsieur...

Nous le voulons.

D'ORBY et BREVANNES.

GONDOIS.

Oui, messieurs, oui, madame la comtesse.

FRANCINET.

Va te promener!... c'est comme ça que vous tenez, vous!...

ATHÉNAIS.

Vous promettez de n'avoir, avec lui, aucune conversation relative au but de votre voyage.

GONDOIS, tremblant.

Oui, madame la comtesse.

ATHÉNAIS.

Songez que nous savons récompenser qui nous sert bien...

GONDOIS, tremblant.

Oui, madame la comtesse.

ATHÉNAIS.

Et que, pour ceux qui nous trahissent, nous pouvons être de dangereux ennemis.

FRANCINET.

Ça sent la lettre de cachet, ici.

ATHÉNAIS.

C'est bien convenu?...

GONDOIS, tremblant.

Oui, madame la comtesse.

D'ORBY.

Ainsi, vous garderez religieusement le silence...

GONDOIS, tremblant.

Oui, madame la... oui, monsieur le comte.

ATHÉNAIS.

Au revoir, mon cher monsieur Gondois.

GONDOIS, saluant.

Au revoir, madame la... (Haut.) Que faire, Francinet?

FRANCINET.

Dam!... pas un mot... vous l'avez promis.

GONDOIS.

Je suis fâché de n'avoir pas envoyé mon clerc tout seul.

FRANCINET.

Merci.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

D'ORBY, ATHÉNAIS, BREVANNES.

D'ORBY.

Trois millions!...

LA FAUSSE ADULTÈRE.

A lui !...
ATHÈNAIS.

Eh ! vous toujours d'avis qu'il se marie ?
ATHÈNAIS.

Où non, non ! plus de mariages avec elle surtout... avec cette fille orgueilleuse...

ATHÈNAIS.
ATHÈNAIS.

Mais tout ce qu'il apportait... ah ! je la connais bien maintenant, les femmes se comprennent vite, et si elle devenait jamais ma sœur, elle serait mon ennemie. Ferdinand entrera dans les ordres, et c'est nous qu'il aura faits ses héritiers !

ATHÈNAIS.
ATHÈNAIS.

Qui l'y décidera ?
ATHÈNAIS.

Moi.
ATHÈNAIS.

Vous !...
ATHÈNAIS.

Aujourd'hui, tout à l'heure... M. D'Orby, priez votre frère de venir me parler...

A l'instant.
ATHÈNAIS.

Moi, pour vous secourir, j'allois à la petite, elle est trop vain pour ne pas désirer l'état d'orgueilleuse par caractère et fière de sa beauté, elle doit rêver un monde qui la fasse briller. Un amour respectueux et timide a bien pu la séduire, je le chasserais de son cœur en m'adressant à sa tête.

ATHÈNAIS, à D'Orby.
Vous, monsieur, en m'envoyant votre frère, ayez l'air sombre, triste, malheureux...

Pourquoi ?
ATHÈNAIS.

J'ai mon projet; monsieur de Brévanne, soyez éloquent.

ATHÈNAIS.
Je le serai; d'ailleurs la petite en vaut bien la peine.

(D'Orby sort.)

SCÈNE VI.

ATHÈNAIS, puis FERDINAND.

ATHÈNAIS.
Allons !... c'est une fortune immense qu'il s'agit de conquérir !... mais il faut de l'adresse !... ces frères enveloppes, ces natures malades reculent parfois une volonté de fer, qu'il serait dangereux de heurter !... cette de Ferdinand sera bien forte si elle n'est à la mienne, mes armes sont pures; d'ailleurs son désintéressement et sa générosité me les fournissent... Le voilà... (Ferdinand de son pas lent Ferdinand qui est entré.) C'est un malheur de plus !... que le ciel me donne de la résignation !...

FERDINAND.
Un malheur !... un malheur, avez-vous dit ?

ATHÈNAIS, feignant d'ignorer son frère.
Ah ! vous êtes là, Ferdinand ?

FERDINAND.
Et je vous ai vu pleurer, ma sœur.

ATHÈNAIS, à part.
Mauvaise ! je réussis ! (Haut.) Ah ! vous ne m'appellez donc plus madame, comme ce matin ?

FERDINAND.
Ce matin vous paraissiez heureuse... et vous pleurez maintenant.

ATHÈNAIS.
Vous êtes bon, je le sais, mais comme tous ceux de notre nom... et je ne veux pas avoir de secrets pour vous.

FERDINAND.
Parlez, confiez-moi vos chagrins...

ATHÈNAIS.
Et vous, me direz-vous toutes vos pensées ?...

FERDINAND.
Toutes ?... moi ?...

ATHÈNAIS.
Vous héhé... mon frère, je veux de l'affection, je ne veux pas de la pitié... gardez vos secrets, je garde mes chagrins.

FERDINAND.
Je vous dirai tout ce que vous voudrez savoir; mais parlez d'abord.

ATHÈNAIS.
Ferdinand, nous sommes ruinés, votre frère et moi.

EFFRONTE.
Ruinés ! mais j'ai ma fortune, une fortune bien modeste, il est vrai, acceptez-la, acceptez-la, ma sœur.

ATHÈNAIS.
Quoi ! tout... ce que... vous possédez ?... tout ce que vous pourrez... posséder plus tard ?

FERDINAND.
Je le donne à mon frère... à vous.

ATHÈNAIS.
Mais si vous vous mariez un jour ?...

FERDINAND, ironique.
Me marier... et qui voudrait unir sa vie à la mienne, et partager les tristes chances de mon déshonneur ?

ATHÈNAIS.
Où... où... je vous comprends, je devine vos craintes, mon ami, la tendresse d'une femme jeune et belle se décourageait facilement devant une douleur qu'elle ne suffirait pas à vaincre, et à laquelle elle serait enchaînée.

FERDINAND.
C'est vrai.

ATHÈNAIS.
Alors, mais trop tard on en riche un remède à son mal, et bientôt l'on demeure convaincu qu'il est ailleurs, dans le sein de Dieu, où se trouvent seulement les consolations sans amertume ni regrets.

FERDINAND.
Où, j'y ai souvent songé... le ciel s'en va...

ATHÈNAIS.
Le cloître... oh ! je ne vous aurais pas donné ce conseil, quoique...

FERDINAND.
Le cloître ! et pourtant j'aime la vie, l'air, l'espace, la nature... j'aime tout ce que Dieu a fait de beau et de bon ! Ah ! si vous saviez, ma sœur, comme j'aurais aimé que m'eût aimé moi-même ! Tenez, vous me demandez pourquoi je cherche la solitude, pour quoi je pleure... Eh bien, je vais vous le dire, ma sœur, vous êtes malheureuse aujourd'hui, vous comprendrez ce que je souffre. Ce qu'il étonne, c'est que me l'ait, voyez-vous, c'est que je vis seul, isolé dans ce monde, délaissé des plus douces affections. Cependant, je suis en mon âme les tendresses, tous les amours... mais ils sont comprimés, à jamais frappés de stérilité, condamnés au néant, dans ce cœur, dont ils voudraient débiter, et dont ils sont l'éternelle torture !... Ma mère ! je l'aurais religieusement chérie, je l'aurais aimée comme un ange les anges, comme on aime son Dieu, comme on aime sa mère, enfin ! Ma femme ! j'aurais été pour vous comme mon père et ma mère ensemble, et pour moi, si j'avais eu le bonheur de les connaître, alors, seulement alors, la profonde et sainte de mon cœur se serait épanchée... cette bien-être, vous m'avez forcé à vous la découvrir, ma sœur, la voir, et bientôt, me-même, l'âme éteinte et désespérée, j'ai éteint tout cela dans un cloître.

ATHÈNAIS.
Si... cette détermination est bien réellement la vôtre, Ferdinand, vous nous la ferez connaître ce soir.

FERDINAND.
Ce soir ?

ATHÈNAIS.
Nos parents, nos amis s'en sont appelés, parce que nous voulions leur faire part du malheur qui vous frappe, votre frère et moi.

FERDINAND.
Mais je vous ai dit que ma fortune...

ATHÈNAIS.
Et... si vous changiez de dessein... si vous choisissiez une épouse...

FERDINAND.
Une épouse...

ATHÈNAIS.
Une femme dont le nom, je n'en doute pas, serait noble et pur comme le vôtre, dont la famille pourrait marier tête levée auprès de la famille d'Orby !... Si vous choisissez... cette femme, notre devoir ne serait-il pas de refuser votre généreux sacrifice ?...

FERDINAND.
Le sort de toute ma vie se va décider, permettez-moi d'y songer quelques heures; je n'oublierai ni les devoirs que m'impose ma conscience, ni le malheur qui vous frappe; ayez confiance en moi. Ce soir, madame, vous connaîtrez toute ma résolution.

ATHÈNAIS.
Au revoir donc, Ferdinand. (Elle lui serre la main.)

FERDINAND.
Au revoir, madame...

Ma sœur!...
Au revoir, ma sœur.
J'ai rêné! (tue vent.)

SCÈNE VII.

FERDINAND, puis LÉONIE.

ELLE a raison! une noble famille! un grand nom! sans cela que dirait le monde!... Eh!... que m'importe le monde! (voix sans léon.) Léonie!... Ah! vous étiez... Athénais.

LÉONIE.

C'est elle que j'attendais, et c'est... une autre personne que j'y ai vue...

FERDINAND.

Une autre personne?

LÉONIE.

Il est de vos amis?

FERDINAND.

Qui?

LÉONIE.

Le chevalier de Brévannes?

FERDINAND.

C'est l'ami de mon frère... quelque peu mon parent, je le connais à peine.

LÉONIE.

Non, non... vous ne pouvez pas être lié avec cet homme... Mais laissons cela... moi, je ne puis m'attendre au revoir, monsieur Ferdinand.

FERDINAND, avec tristesse.

Adieu, Léonie!

LÉONIE, criant sur ses pas.

Adieu!... vous ne voulez pas d'ordinaire que je vous adresse cette triste parole...

FERDINAND.

Eh... je vous l'adresse, aujourd'hui, moi...

LÉONIE, émue.

Pourquoi, dites?

FERDINAND.

Parce que nous nous voyons peut-être pour la dernière fois...

LÉONIE, tristement.

Pour la dernière fois!... la dernière!...

FERDINAND.

Léonie! vous n'avez pas quelque chance!... (La sonnette sonne sur eux.) Qu'avez-vous?

LÉONIE.

Je l'ignore... mais j'ai ressenti là... une souffrance horrible... je suis à peine parvenu.

FERDINAND.

Mon Dieu!...

LÉONIE, portant la main à sa gorge.

J'étouffe... c'est... c'est comme des sanglots... c'est comme des larmes... qui... voudraient... il me semble que je souffrirais moins si je pouvais pleurer!

FERDINAND, avec douleur.

Mais d'où vient ce mal subit?

LÉONIE.

Ne m'avez-vous pas dit à l'instant de ne m'avez-vous pas dit : je pars, je ne vous verrai plus?

FERDINAND.

C'est pour cela! Mais je ne veux pas vous voir souffrir ainsi. Non, non, je ne partirai pas, Léonie, et nous nous verrons toujours.

LÉONIE.

Toutefois... toujours... n'est-ce pas? (avec une joie mêlée de larmes.) Quelle chose singulière! ce mal devant me rendre heureuse... et voilà que je pleure... mais pourquoi pleurez-vous?

FERDINAND.

Pourquoi?... ah! je n'ose pas le deviner, je n'ose pas vous le dire.

LÉONIE.

At moins me direz-vous le motif de cet adieu que vous m'adressiez tout à l'heure? où voulez-vous donc aller?

FERDINAND.

Dans un cloître.

LÉONIE.

Vous! vous dans un cloître! mais qui vous y consolera? qui adoucira l'amerume de vos regrets? qui donc s'achètera vos larmes? je ne serai plus là, moi qui ne vous ai pas quitté depuis notre enfance, je ne serai plus là pour vous dire : Expirez!... Un cloître!... mais vous y mourrez, Ferdinand!

FERDINAND.

Je le sais bien, mais il faut à mon frère l'argent que je possède...

LÉONIE, avec douceur.

Eh bien, donnez-le lui, donnez-le tout!... tout!... est-ce qu'il n'y a que l'argent qui rende heureux?

FERDINAND.

Léonie, il y a aussi l'amour.

LÉONIE, émue.

L'amour!

FERDINAND.

Si je me mariais, Léonie, seriez-vous moins triste que si j'enfrais dans un cloître?

LÉONIE, tristement.

Non... je crois... que je souffrirais plus encore...

FERDINAND.

Et... si je vous prenais pour ma femme?

LÉONIE, haussant les épaules.

Moi... moi... grand Dieu!...

FERDINAND.

Vous baisiez les yeux, vous ne répondez pas?... Léonie, je vous ai dit toutes mes pensées, ne me devez-vous pas aussi les vôtres?

LÉONIE.

Ma pensée, la voici : déjà vous n'avez plus de fortune, je voudrais bien que vous ne frotiez plus noble.

FERDINAND.

Léonie, mais je ne suis donc pas seulement pour vous un objet de compassion?

LÉONIE.

Non...

FERDINAND.

Vous avez donc pour moi autre chose que la tendresse d'une sœur?

LÉONIE.

Oui.

FERDINAND.

Aimé! moi! je suis aimé!... ah! tu avais raison, je leur abandonnerai tout... je ne veux que toi, mon seul frère, mon seul ami... toute ma vie!... mais... après cet abandon, quel avenir te ferai-je?... frai-je te condamner à une existence de privations... toi... toi... Léonie!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GONDOS, FRANCINET.

GONDOS.

C'est à monsieur Jules Ferdinand d'Orby que j'ai l'honneur de parler?

FERDINAND.

A lui-même, monsieur, qu'avez-vous à me dire?

GONDOS.

Moi, absolument rien, monsieur. (Il sort des papiers de sa poche.) La, Francinet.

FRANCINET.

Oui, patron.

FERDINAND.

Mais je désire, monsieur, que vous m'expliquiez...

FRANCINET.

Ne l'interrogez pas, monsieur, ce serait peine perdue, il lui est interdit de vous répondre (à Jules). « Par devant maître Gondos et son confrère, notaires à Angoulême, a comparu dame » Alexandrine-Séraphine, douairière d'Avrecourt... » C'est un testament, monsieur.

FERDINAND.

Un testament...

FRANCINET, ému.

« Lignelle a déclaré instituer son légataire universel Jules » Ferdinand, vicomte d'Orby. »

FERDINAND.

Moi!...

LÉONIE.

Légataire universel!...

FERDINAND à Gondos.

Mais veuillez m'apprendre...

GONDOS.

C'est impossible, monsieur, j'ai donné ma parole, ma parole de notaire royal, de ne rien vous dire touchant cette importante affaire et je tiendrai religieusement mon serment... Continuons, Francinet.

FRANCINET, ému.

« Son légataire universel, Jules-Hector-Ferdinand... »

FERDINAND.

Mais ne vais-je pas tout connaître par la lecture de cet acte?

GONDOL.

Oh! c'est bien différent. J'ai promis à votre sœur de ne rien vous dire.

FRANCINET.

Et il ne vous dit rien, c'est moi qui lis...

GONDOL.

De ne pas vous prévenir...

FERDINAND.

De ne pas me prévenir?

FRANCINET.

Et il ne vous prévient pas... c'est toujours moi qui lis.

GONDOL.

Ma parole était engagée, formellement engagée; d'un autre côté, je me serais laissé hacher en mille petits morceaux plutôt que de masquer à mon devoir de notaire royal, et nous avions imaginé à nous deux ce moyen d'en sortir.

FRANCINET.

Où, à nous deux. Monsieur a cherché, et c'est moi qui ai trouvé.

GONDOL.

Continue, Francinet.

FRANCINET, bas.

« Laquelle a déclaré instituer son légataire universel... hum ! » Ferdinand d'Orby, et lui faire don notamment d'une somme de trois millions... »

FERDINAND et LÉONIE.

Trois millions !...

GONDOL, bas.

« Deux cent vingt-huit mille... »

FRANCINET.

Taisez-vous donc !... patron, vous aller manquer à votre parole... (Léon.) « Deux cent vingt-huit mille sept cent nonante... huit livres. »

FERDINAND.

Eh! qu'il... cette pauvre cousine a songé à moi à son lit de mort !... à moi qu'elle ne connaissait pas... qui ne l'avais jamais vue, et qui ne pourrai me représenter son image lorsque je prierais pour elle !...

FRANCINET.

A la bonne heure! c'est gentil ça! J'aime mieux que ce soit lui qui hérite, patron.

FERDINAND.

A moi une pareille fortune !... Tu l'as entendu, Léonie !

LÉONIE.

Hélas! oui !... Vous voilà redevenu bien plus riche, et nous voilà bien plus séparés que jamais !...

FERDINAND.

Séparés !... (A Gondol.) Ah! l'on vous avait recommandé le silence !... (A lui) et l'on me conseillait d'entrer dans les ordres... et je faisais l'abandon, non pas de cent mille écus... mais de tout ce que je posséderais un jour !...

LÉONIE.

On vient... toute votre famille...

FERDINAND.

Oui, oui, je sais, les amis, les parents, qui viennent apprendre ici ce que j'ai décidé. Entrez là, Léonie, et vous aussi, messieurs. (Il les fait entrer à droite et va ouvrir les portes de fond.)

SCÈNE IX.

FERDINAND, BRIEVANNES, D'ORBY, ATHÉNAÏS.
PARENTS ET AMIS.

FERDINAND.

Venez, mon frère, venez, Athénaïs, et vous tous, nos alliés, nos amis. Je vais vous faire part de ma détermination. Mon frère, vous êtes l'aîné de la famille, et la fortune que vous a laissée notre père ne vous suffit pas pour soutenir dignement votre nom. Je désire, je dois l'augmenter.

ATHÉNAÏS, bas.

Vous l'entendez...

BRIEVANNES.

A merveille...

D'ORBY.

Mon ami, mon frère...

ATHÉNAÏS.

Ce cher Ferdinand !...

FERDINAND.

Où ! ne me remerciez pas encore, madame, laissez-moi continuer. Les cent mille francs dont je vous fais l'abandon seraient trop peu pour votre état de maison.

ATHÉNAÏS.

Comment! vous ne pouvez aller au delà, Ferdinand.

FERDINAND.

Pardieu ! J'entends donner cinq cent mille livres à mon frère...

D'ORBY.

Cinq cent mille livres !...

BRIEVANNES.

Quoi ?...

FERDINAND.

Ah ! tu peux les accepter sans scrupule, Georges, c'est une faible partie du brillant héritage que m'a légué le douairière d'Avrecourt.

ATHÉNAÏS, bas d'elle.

Un héritage ?... vous savez ?...

FERDINAND.

Vous ne le savez pas, vous, ma sœur, et je suis heureux de vous l'apprendre.

BRIEVANNES, bas.

Nous sommes joués...

ATHÉNAÏS, bas.

Oh ! ce notaire !

FERDINAND.

Cette résolution n'est pas la seule que j'ai prise, il en est une autre qui décide de mon avenir... et vous allez la connaître. (Il va ouvrir la porte et amène Léonie, Gondol et Francinet.)

ATHÉNAÏS.

Que va-t-il faire ?

FERDINAND.

Mes chers parents, mes amis, je vous présente mademoiselle Léonie Perrot, jadis l'amie de mon enfance, et dès demain ma femme !...

TOUS.

Sa femme !...

LÉONIE.

Moi... moi... sa femme !...

ATHÉNAÏS, bas.

Oh ! malheur à elle !... (A Gondol.) Monsieur, vous m'avez trahie !...

GONDOL, avec force.

Non, madame !...

ATHÉNAÏS.

Vous osez prétendre...

FRANCINET.

Il n'a rien dit, madame, seulement j'ai un peu lu le testament au jeune homme.

ATHÉNAÏS.

Vous...

FRANCINET.

Ah ! dani ! je n'avais pas donné ma parole.

D'ORBY, bas.

Nous avons échoué, madame...

BRIEVANNES, bas.

Voyez comme elle triomphe, l'orgueilleuse jeune fille...

ATHÉNAÏS, bas.

N'importe... voulez-vous me secourir tous deux ?

D'ORBY.

Oui, certes !...

BRIEVANNES.

Je suis prêt.

(Pendant ce temps, Ferdinand a présenté Léonie, tous les hommes se sont inclinés. Ferdinand et Léonie s'embrassent devant d'Orby, de d'Orby et de Brievannes. Ils s'embrassent quelques instants, les silencieux, elle tremblante et les yeux baissés.)

FERDINAND, avec douceur.

Frère, veux-tu que nous oubliions le passé ? Veux-tu lui tendre une main amie ?

D'ORBY.

Moi...

ATHÉNAÏS, bas à d'Orby.

Ne refusez pas ! ne refusez pas ! (D'Orby tend la main à Léonie.)

FERDINAND, avec joie.

Merci ! merci, Georges !... (A Athénaïs.) Ma sœur, voudrez-vous être bonne pour elle ? (Athénaïs semble hésiter.) Vous ne répondez pas ?

ATHÉNAÏS.

J'hésite, Ferdinand, parce que je tiens toutes mes promesses...

FERDINAND, suppliant.

Eh bien, ma sœur... (Athénaïs embrasse Léonie.)

FERDINAND.

Oh !... je suis heureux !... bien heureux, aujourd'hui !...

GONDOL.

La bonne dame !

FRANCINET.

Vous trouvez... moi je trouve qu'il y a du serpent dans ce baiser-là.

FERDINAND.

M. Gondol, c'est vous qui dresserez mon contrat.

GONDOIS.

Moi... oui... je... je suis content de n'avoir pas envoyé Francinet tout seul.

BREVANNES, bas.

Comment espérez-vous briser ce mariage?

ATHÉNAIS, bas.

Nous ne briserons pas le mariage, nous briserons la femme.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

PREMIÈRE PARTIE.

Un bal masqué de l'Opéra. — Le grand foyer du public.

SCÈNE PREMIÈRE.

MASQUES DE TOUTES SORTES. GONDOIS, FRANCINET.

GONDOIS, couvert d'un domino, et dant son masque.

Voilà donc ce que c'est qu'un bal masqué de l'Opéra! — Si l'on savait à Angoulême, si madame Gondois se doutait que je suis ici!... Je me demande comment j'ai osé y venir!... J'en frémis!... Et quels propos j'ai entendus! J'en rougis!... Il y a ici des femmes bien... lentes! sans doute des demoiselles de l'Opéra.

FRANCINET, entré par la droite, il tient son masque à la main. Il est couvert d'un domino.

Dieu! que j'ai faim!... ça creuse, le bal de l'Opéra! Oh! le patron! (il remet son masque.)

GONDOIS.

J'ai bien envie de m'en aller... une de ces demoiselles pourrait encore m'intriguer... faire rougir ma pudeur...

FRANCINET, à part.

Intriguons-le...

GONDOIS.

Il me semble toujours en sentir une me saisissant le bras...

FRANCINET, lui prenant le bras.

Bonjour, beau masque...

GONDOIS.

Oh!...

FRANCINET, déguisant sa voix.

Veux-tu m'offrir ton bras?

GONDOIS.

Elle me tutoie... ça doit en être une... Permettez, madame...

FRANCINET, à part.

Madame! Il se croit en bonne fortune! abusons-en. (Haut.) Il fait bien chaud, veux-tu m'offrir quelque chose?

GONDOIS.

Certainement, madame, je serais fort heureux... (à part.) C'en est une... (haut.) Cependant je ne puis...

FRANCINET.

Oh! tu es trop galant pour me refuser... mon petit Gondois...

GONDOIS.

Elle me conseille!... je suis connu des filles de l'Opéra!... D'où me connaissez-vous, madame?...

FRANCINET.

Mais... d'Angoulême!...

GONDOIS.

D'Angoulême! vous avez dansé à Angoulême!

FRANCINET.

Dansé! moi!

GONDOIS.

Oui, dansé... n'êtes-vous pas une fille... une demoiselle de l'Opéra...

FRANCINET.

Demaiselle... oui... tout ce qu'il y a de plus... demaiselle... et surtout tout ce qu'il y a de plus vertueuse!

GONDOIS.

C'est-à-dire...

FRANCINET.

Tu es le premier homme auquel j'ai jamais dit: Gondois! je te trouve joli...

GONDOIS.

Mademoiselle... mademoiselle! vous me confondez...

FRANCINET.

Non... Gondois... mon joli Gondois... mon ravissant Gondois!

GONDOIS.

Son joli Gondois... mais enfin... que veux-tu de moi, enchantresse?

FRANCINET, avec hésitation.

Peu de chose... un souper.

GONDOIS.

Un souper!... moi! Gondois, notaire royal!... je souperais avec... oh!...

FRANCINET, avec dignité.

Gondois! vous ne soupçonnez pas avec qui vous allez vous nourrir?

GONDOIS.

Vous n'êtes donc pas... une demoiselle de l'Opéra?

FRANCINET.

Fi!... l'horreur!... je jure que jamais un homme ne m'a adressé le plus petit mot d'amour.

GONDOIS.

Se pourrait-il?

FRANCINET.

Jamais un homme ne m'a seulement serré le plus petit bout du doigt.

GONDOIS.

Mais tu es donc un ange de pureté, de candeur?

FRANCINET.

Oui.

GONDOIS.

Et tu consens à souper avec moi?

FRANCINET.

Oui.

GONDOIS.

Et tu ôteras ce vilain masque qui me dérobe tes traits?

FRANCINET.

Oui, au dessert... entre la poire, le fromage, le macaroni, le pâté, le champagne, etc., etc.

GONDOIS.

Il paraît qu'elle a bon appétit... allons, je n'y résiste plus... j'ai la parole?

FRANCINET.

Tu l'as, Gondois... Gondois, tu l'as!... viens, viens...

(à l'entraine doucement.)

GONDOIS.

Oh! mon épouse, si tu savais...

FRANCINET, d'une voix mâle, et s'entraînant avec force.

Mais viens donc...

(Gondois et Francinet vont pour sortir, paraissent Athénais, d'Orby.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, ATHÉNAIS, D'ORBY.

D'ORBY.

M. Gondois!... au bal!... M. Gondois.

GONDOIS.

Ciel! je suis reconnu... comment... même sous le masque...

FRANCINET, bas.

Mais, puisque vous le tenez à la main votre masque.

GONDOIS.

Ah! c'est vrai... mon Dieu... messieurs... et madame... je suis ici... par hasard... (à part.) Que va-t-on penser de moi?... (bas à Francinet.) Eloignez-vous, malheureuse...

D'ORBY.

Comment? par hasard...

BREVANNES.

Est-ce par hasard... aussi... que vous tenez sous le bras ce petit domino.

GONDOIS.

Ça... c'est... c'est quelqu'un de ma clientèle... avec qui je viens de traiter... une affaire... très importante.

FRANCINET.

Très-bien.

ATHÉNAIS.

M. Gondois...

GONDOIS.

Madame la comtesse?

ATHÉNAIS.

Vous avez fort mal suivi nos instructions, il y a un mois, et vous êtes en pleine cause de certain mariage.

GONDOIS.

Moi, madame... mais je jure...

FRANCINET, bas.

Taisez-vous. Je vais vous tirer de là...

ATHÉNAIS, bas.

C'est un homme dangereux! lâchons de le renvoyer à Angoulême. (Haut.) Êtes-vous encore pour longtemps à Paris?

FRANCINET, bas.

On veut vous éloigner... il y a une trame.

GONDOIS.

Il y a une trame, c'est clair, petite.

D'ORBY.

Eh bien, monsieur?

MAIS... je ne sais... je crois que...

FRANCINET, bas.

Que j'y resterai tout à fait.

GONDOIS, machinalement.

Que j'y resterai tout à fait... Qu'est-ce qu'elle me fait dire là ?...

FRANCINET, bas.

Soyez tranquille...

GONDOIS.

Oui, petite.

ATHÉNAÏS.

Mais vos affaires, monsieur...

D'ORST.

Votre étude d'Angoulême...

FRANCINET, bas.

Je le cède à mon clerc Fradinet...

GONDOIS, bas.

Moi ?

FRANCINET, bas.

Dites toujours.

ATHÉNAÏS.

Eh bien ?

GONDOIS.

Je la cède à mon clerc Fradinet.

ATHÉNAÏS.

Mais vous avez une famille là-bas...

GONDOIS.

Une femme et une fille, monsieur.

ATHÉNAÏS.

Eh bien ?

GONDOIS, embarrasé.

Eh bien, je...

FRANCINET, bas.

Je fais venir ma femme et je donne ma fille à Fradinet...

GONDOIS, las.

Plait-il ?

ATHÉNAÏS.

Vous dites...

FRANCINET, bas.

Allez donc...

GONDOIS.

Je fais venir ma fille et je donne ma femme à Fradinet... non... je fais venir ma femme... et...

ATHÉNAÏS.

Fort bien... (bas.) C'est un excellent... (bas.) Si elle sait un jour, votre femme, que vous êtes venu ici avec... (Elle montre Fradinet.)

GONDOIS.

Permettez... madame... ma femme... me connaît... et...

ATHÉNAÏS.

C'est une cliente, avez-vous dit...

GONDOIS.

Une... cliente... oui, non, c'est-à-dire.

ATHÉNAÏS.

Peut-être est-il trop indiscret de vous interroger, M. Gondois...

GONDOIS.

Pas du tout, madame... cette personne... c'est...

ATHÉNAÏS.

C'est...

D'ORST et MÉLVANNE.

C'est...

FRANCINET, bas.

Dites que c'est Fradinet...

GONDOIS.

C'est... (à part.) Au fait, elle en a la taille. (Bas.) C'est Fradinet, madame.

TOUTS.

Fradinet... (bas.) Ah ! ah ! ah !

GONDOIS, essuyant du sang.

Oui... eh ! eh ! eh ! c'est une fantaisie de ce pauvre Fradinet... Allons-nous-en, Fradinet... allons souper, Fradinet.

ATHÉNAÏS.

En vérité !... et M. Fradinet consentira-t-il à se démasquer devant nous ?

GONDOIS.

Aie !...

FRANCINET.

Avec plaisir, madame. (à ses deux femmes.)

TOUTS.

C'est lui.

GONDOIS.

Lui !... (bas.) Comment ! c'est toi, drôle...

FRANCINET, bas.

Et ce n'est pas malheureux pour vous.

ATHÉNAÏS, bas.

Allons, nous sommes joués... Adieu, M. Gondois... souvenez-vous qu'il y a des gens sur le passage desquels il peut être dangereux de se rencontrer trop souvent... Adieu, monsieur.

GONDOIS, sautant.

Messieurs et madame...

FRANCINET, les saluant.

Madame et messieurs...

GONDOIS, certain.

Comment, drôle, c'était toi...

FRANCINET, étonné.

Oui, patron, et je vous remercie bien de l'étude et de la main de votre fille.

GONDOIS, étonné.

Ah ! tu crois que je te donnais tout cela ?

FRANCINET, étonné.

J'en suis parfaitement sûr.

SCÈNE III.

ATHÉNAÏS, D'ORST, FERDINAND, entrant avec LEONIE.

ATHÉNAÏS.

Ah ! vous voici ? Eh bien, que pressiez-vous, Léonie, de ce merveilleux bal ?

LEONIE.

Que de bruit ! que de monde ! j'en suis tout effrayée, toute tremblante, et je me demande ce que nous sommes venus faire ici.

D'ORST.

Nous sommes venus pour nous distraire.

ATHÉNAÏS.

Vous vivez sans cesse enroulés, en tête-à-tête.

FERDINAND, à part, tirant un billet de sa poche.

Va, ce soir, au bal de l'Opéra, me dis ce billet, tu y trouveras la justification de mes avis, et de tes justes soupçons...

ATHÉNAÏS.

Qu'à donc votre mari, chère Léonie ?

LEONIE.

Je l'ignore ; depuis quelques jours, il est triste, préoccupé... et ce soir, plus encore que de coutume. Ferdinand !

FERDINAND, se tenant de sa rêverie.

Ah !... que me veux-tu, Léonie.

LEONIE.

Mais je veux que tu me parles, que tu ne songes pas à te perdre...

FERDINAND.

C'est à toi que je songeais.

LEONIE.

A quoi ?

D'ORST.

N'êtes-vous pas son unique pensée ?

ATHÉNAÏS.

Son seul bonheur ?

FERDINAND.

J'en conviens, ma sœur, ma vie tout entière est en elle. Ses joies sont les miennes, son bonheur est le mien, et quand il me reprend un de mes anciens accès de tristesse, un sourire de Léonie le dissipe bien plus vite que ne le feront toutes les distractions et toutes les fêtes.

LEONIE.

Cher Ferdinand !...

ATHÉNAÏS.

Où ! certes, c'est très-bien de s'adorer, mais on se doit un peu à ses parents, à ses amis...

D'ORST.

Et nous vous avons entraînés ici pour vous enlever à une vie trop retirée.

ATHÉNAÏS.

C'est une conspiration contre votre bonheur égoïste, en bonheur à deux, dont nous voulons notre part... (à tous.) Allons donc, soyez gaies... regardez Ferdinand, il retombe dans sa rêverie.

LEONIE.

En effet...

ATHÉNAÏS.

C'est d'un triste eugène, Léonie.

LEONIE, bas.

Vous m'effrayez, ma sœur... Que signifie...

FERDINAND, à part.

Ah ! j'aurai l'explication de ce billet. (bas.) Que lui dites-vous donc tout bas ?

ATHÉNAÏS.

Que nous soupçons, ce soir, tous les quatre.

O'ORBY.

Au cabaret... j'ai tout préparé pour cela...

FERDINAND.

C'est convenu... et nous nous retrouverons... ici dans une heure, ici...

LÉONIE.

Ici ?

FERDINAND.

Oui. (A part.) C'est le rendez-vous que l'on m'indique...

ATHÉNAÏS.

Ici soit... (A part.) Je le savais bien qu'il viendrait. (Haut.) Maintenant séparons-nous (s'écarter) et méfiez-vous bien des coquettes rencontrées...

FERDINAND.

A bientôt !

ATHÉNAÏS.

A bientôt !

(Ferdinand et Léonie s'éloignent par la droite).

SCÈNE IV.

O'ORBY, ATHÉNAÏS.

O'ORBY.

Ah ça, décidément, la réconciliation est donc sincère ?

ATHÉNAÏS.

Très-sincère.

O'ORBY.

Et depuis quand ?...

ATHÉNAÏS.

Depuis le jour où elle nous a rendu nos droits à cette immense fortune, dont son mariage nous a frustrés... depuis le jour où elle a abandonné, pour elle et pour les enfants qui pourront naître d'elle, toute prétention à ces trois millions qui devaient nous appartenir.

O'ORBY.

Mais elle n'a jamais rien fait de tout cela...

ATHÉNAÏS.

Eh bien, alors !...

O'ORBY.

Pardon, pardon, chère amie... je vous avais méconnue... je fais amende honorable... mais quel est votre projet... pour cette nuit ?

ATHÉNAÏS.

Me venger d'elle d'un orgueil qui se déguise en hypocrite sous mission... elle ne nous l'a pas... le beau mérite ! elle nous a tout pris !... mais je la hais moi, et je veux que cette nuit même, elle sente le poids de ma haine...

O'ORBY.

Cette nuit !

ATHÉNAÏS.

Depuis longtemps déjà, je médite une vengeance, je la prépare. J'ai mystérieusement agi sur l'esprit de votre frère... cette nuit j'accomplirai mon œuvre.

O'ORBY.

Et... pour cela...

ATHÉNAÏS.

La voici ma vengeance... elle arrive... regardez... (Doux murmure tendre, ils sont au bout du bras l'un comme Ferdinand et Léonie.)

O'ORBY.

Comment ?... mais ce sont eux... déjà de retour ?

ATHÉNAÏS.

Non... voyez encore...

(Les deux personnages se détachent. C'est Léonie et Bérénice.)

SCÈNE V.

Les Mêmes, BÉRÉNICE, LOUISE.

O'ORBY.

De Bérénice, Louise, la femme de chambre de Léonie !

ATHÉNAÏS.

Oui, une fille que je lui ai fait prendre, et qui est à moi.

BÉRÉNICE.

C'est nous-mêmes, mon cher, par l'ordre de madame, dont nous attendons les instructions.

ATHÉNAÏS.

Écoutez-moi donc... Toi, Louise, tu es prête à me servir ?...

LOUISE.

Madame m'a promis 25 louis pour m'établir honorablement.

ATHÉNAÏS.

Je t'en donnerai 50 avant après le succès.

LOUISE.

Madame réussira.

ATHÉNAÏS.

Vous, de Bérénice, vous êtes amoureux...

BÉRÉNICE.

De madame Ferdinand d'Orby ?...

ATHÉNAÏS.

De mademoiselle Léonie Perrot...

BÉRÉNICE.

Léonie Perrot, soit... la petite a repoussé jadis mes hommages avec un dédain superbe, qui m'a piqué au jeu... je ne renonce pas incontinent à ce que je désire... et lorsqu'on me refuse... je prends...

ATHÉNAÏS.

A merveille... sachez maintenant pourquoi je vous ai fait choisir à tous deux ce costume...

BÉRÉNICE.

Nous écouterons...

O'ORBY.

J'écoute aussi, car il y a là un mystère que je n'ai pas encore pu saisir.

ATHÉNAÏS.

Les déguisements que je vous ai fait prendre sont exactement ceux de Ferdinand et sa femme.

O'ORBY.

En effet...

ATHÉNAÏS.

Eh bien, je désire, moi, causer avec Ferdinand sans que sa femme soit présente, et surtout sans qu'il me reconnaisse. J'ai pour cela un costume tout préparé. Je veux agir sur cette nature impressionnable, extravagante... Je désire faire naître dans ce cœur soupçonneux, jaloux à l'excès, des sentiments que plus tard nous saurons exploiter...

O'ORBY.

Et pour cela...

ATHÉNAÏS.

Monsieur de Bérénice qui a je n'en doute pas, bien des choses à dire à notre chère belle-sœur, profitera de la ressemblance des costumes pour s'emparer de son bras...

BÉRÉNICE.

Très-bien !

ATHÉNAÏS.

Je vous y aiderai. — A propos, la petite est informée de notre projet de souper avec elle et son mari au cabaret... et...

BÉRÉNICE.

Et comme je passe pour le mari, rien de plus facile que...

ATHÉNAÏS.

Que de la conduire où nous l'attendrons...

BÉRÉNICE, à part.

Ou ailleurs.

ATHÉNAÏS.

El pendant votre causerie sentimentale nous aurons mis Louise au bras de Ferdinand.

BÉRÉNICE.

A merveille.

ATHÉNAÏS, à O'Orby.

Vous, monsieur, vous irez chez monsieur le lieutenant de police, qui mettra un homme sûr à votre disposition; je vous dirai plus tard à quel cet homme pourra nous seconder.

O'ORBY.

Je suis prêt.

ATHÉNAÏS.

Louise, viens m'aider à changer de costume, et vous, messieurs, dans un instant, ici.

O'ORBY et BÉRÉNICE.

C'est convenu.

ATHÉNAÏS.

Il s'agit de notre fortune, de ma haine... et de votre amour, monsieur de Bérénice...

BÉRÉNICE.

Nous mènerons tout cela de front.

ATHÉNAÏS.

Viens. (à Louise.)

SCÈNE VI.

FERDINAND, LÉONIE, FRANCINET, GONDOIS.

LÉONIE, continuant une conversation.

Quelle rencontre !... monsieur Gondois, au bal, un grave docteur...

FRANCINET.

Il y est pour moi, madame.

LÉONIE.

Pour vous ?

FRANCINET.

Oui, il m'a dit : Francinet, c'est la dernière folle de garçon, et je veux être là pour l'empêcher d'aller trop loin...

LÉONIE.

Vous vous mariez, monsieur Francinet ?

FRANCINET.

Oui, madame.

GONDOIS.

C'est-à-dire... peut-être...

FRANCINET.

Imaginez-vous, madame, que le patron ne voulait donner sa fille qu'à un notaire....

GONDOIS.

J'en ai fait le vœu...

FRANCINET.

Et comme je n'avais pas d'argent pour acheter une étude, et pas d'étude pour épouser sa fille, le patron me fait cadeau de tout ça...

FERDINAND.

C'est très-beau, monsieur Gondois.

GONDOIS.

C'est beaucoup trop beau.

(La feuille de devises restre en scène, puis on se trouve Athénaïs, vêtue d'un domino noir, le visage recouvert d'un masque.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ATHÉNAÏS.

ATHÉNAÏS.

Vicomte d'Orby, veux-tu me donner ton bras ?

LÉONIE, serrant le bras de son mari.

Ferdinand...

ATHÉNAÏS.

Oh ! soyez sans inquiétude, madame, je vous le rendrai bientôt.

FERDINAND, bas.

C'est toi qui m'as écrit ?

ATHÉNAÏS, bas.

Oui...

FERDINAND, bas.

Tu qui mets, depuis près d'un mois, mon esprit et mon cœur à la torture ?

ATHÉNAÏS.

Oui... Confie, pour un instant, la charmante (cette au vénérable monsieur Gondois....) (bas.) Ne perds pas un instant, il y va de l'honneur...

FERDINAND, à part.

De l'honneur.... (bas.) Monsieur Gondois...

GONDOIS.

Monsieur le vicomte ?

FERDINAND.

Veuillez être le cavalier de Léonie.

GONDOIS.

Avec bonheur.... avec...

LÉONIE.

Mais, mon mari...

FERDINAND.

Pour un instant seulement...

GONDOIS, avec gêne.

Madame... (il lui présente son bras.)

LÉONIE, s'avançant avec lui et celle de Francinet.

Que lui veut cette femme... je ne sais pourquoi... j'ai peur... (Léonie, Gondois et Francinet se promènent en bas.)

SCÈNE VIII.

ATHÉNAÏS, FERDINAND.

FERDINAND.

Qu'as-tu à me dire?... voyons, parle...

ATHÉNAÏS.

Es-tu jaloux, Ferdinand d'Orby ?

FERDINAND.

Jaloux... pourquoi serais-je jaloux ?

ATHÉNAÏS.

Parce que ta femme est belle, que d'autres peuvent l'aimer, et qu'elle pourrait bien en aimer un autre....

FERDINAND, avec force.

Léonie... pourquoi me dis-tu cela ?

ATHÉNAÏS.

Pour que tu veilles sur ton honneur, sur ton trésor... sur le bonheur de ta vie !

FERDINAND.

Absc... B. Né... laisse-moi... j'ai qu'une le bras.)

ATHÉNAÏS.

Adieu... (elle lui quitte son bras pour sortir.)

FERDINAND.

Attends...

ATHÉNAÏS, à part.

Allons donc ! (bas.) Tu m'appelleras ?

FERDINAND.

Que t'a fait Léonie...

ATHÉNAÏS.

A moi ! rien...

FERDINAND.

Pourquoi es-tu son ennemie ?

ATHÉNAÏS.

Je ne suis point son ennemie, je suis ton amie, à toi, et je viens te dire qu'elle en aime un autre !

FERDINAND.

Léonie ! une preuve, un indice !...

ATHÉNAÏS.

Un indice ? — T'avait-elle jamais avoué son amour avant le jour où tu l'as choisie pour femme ?

FERDINAND.

Non...

ATHÉNAÏS.

Avant ce jour-là tu étais jure-que-pauvre.

FERDINAND.

Eh bien ?

ATHÉNAÏS.

Et ce jour-là même, elle apprenait de madame d'Orby, à qui elle apportait un médaillon... de madame d'Orby, qu'elle attendait dans son appartement, l'homme riche dont tu héritais...

FERDINAND.

Quoi ! Léonie savait... c'est faux !

ATHÉNAÏS.

Comme il est faux aussi qu'à cette nouvelle inattendue, elle repoussât avec un dédain tout nouveau peut-être l'homme de celui qui l'aimait, et qu'elle n'y ait pas, j'en suis sûr, cessé d'admirer un peu... et cette nuit même ici il se trouve quelque chose contre ton honneur !...

FERDINAND, avec force.

Mais c'est une odieuse calomnie....

LÉONIE, qui a reconnu et reconnaît sa part au crime.

Ferdinand...

ATHÉNAÏS, bas.

Prends garde, je n'ai pas tout dit... je n'ai pas tout dit, madame ! (elle s'adresse alors à elle) dans le même moment, comme d'un costume pareil à celui de Ferdinand, paraît un homme.)

LÉONIE.

Mais que peut donc lui dire cette femme ? Il m'a semblé qu'il y avait de la colère dans le son de sa voix... l'avez-vous entendu ?

GONDOIS.

Moi... non.

FRANCINET.

Moi... oui !

LÉONIE.

Mais que peut-elle lui dire ? Ah ! il est seul ! Adieu, messieurs. (elle va à de l'écran, lui prend le bras et sort avec lui.)

FRANCINET, à part.

Si nous partions aussi, beau-père ?

GONDOIS.

Oui, je ne serais pas fâché de quitter ce bal, qui m'a coûté cher, hélas !

FERDINAND, entrant en scène.

Oh ! quel tissu d'infamie ! Léonie, une femme... s'attaquer à elle !

GONDOIS, d'abord, à Léonie qui est venue lui prendre le bras.

Déjà revient, madame ?

FRANCINET.

Parbleu ! voilà M. le vicomte.

FERDINAND, lui prenant le bras.

Oh ! je veux l'emmener à l'instant. Monsieur Gondois, ma femme !

GONDOIS.

La voilà, monsieur le vicomte.

FERDINAND.

Léonie ! (à Orby et Athénaïs entrant.)

ATHÉNAÏS, à d'Orby.

Tenez, la voilà votre sœur...

D'Orby, avec son habit apaisé.

Ferdinand.

FERDINAND.

Qu'y a-t-il donc ?

Taisez-vous, taisez-vous, monsieur...
 BRÉVANNES.
 Qu'il ait compris que pour le récupérer, ce trésor, aucun sacrifice ne me coûterait. Que je donnerais ma fortune, mon sang, ma vie... (Il s'approche doucement d'elle.)
 LÉONIE, avec douleur.
 Et votre honneur, monsieur?
 BRÉVANNES, après un temps.
 Et mon honneur, madame...
 LÉONIE, poussant un cri.

Ah!...
 BRÉVANNES.
 Calmez-vous, madame; être aimée, adorée, est-ce donc si terrible?
 LÉONIE, allant vers la porte.
 Ferdinand!... Ferdinand!... Oh! il va revenir... Il me sauvera.

BRÉVANNES.
 Revenir!... Il n'est jamais venu ici, madame...
 LÉONIE.
 Mais c'est lui qui m'accompagnait...
 BRÉVANNES.
 Et qui s'obstinait au silence quand vous l'interrogiiez de votre plus douce voix? qui restait muet quand vous lui disiez tout à l'heure : Ferdinand, pourquoi ne me parles-tu pas, qu'ai-je fait pour te déplaire?... Je t'aime, Ferdinand...

LÉONIE.
 Oh!... je suis perdue... perdue...
 BRÉVANNES.
 Perdue? peut-être, si vous restez insensible à mon amour; perdue si vous me repoussez... moi qui puis facilement encore vous sauver...

LÉONIE.
 Me sauver...
 BRÉVANNES.
 Votre mari ignore ce que vous êtes devenue, avec qui vous avez quitté le bal... un mot de vous, Léonie, et je puis vous y ramener, vous remettre à son bras, avant même qu'il ait conçu le moindre soupçon. Un mot de vous, et je sauve votre réputation, et je serai pour vous l'adorateur le plus tendre, le plus soumis et le plus discret...

LÉONIE.
 Monsieur, ouvrez-moi cette porte, laissez-moi partir.
 BRÉVANNES.
 Oui, si vous consentez à m'aimer, si vous consentez à m'appartenir.

LÉONIE.
 Mais c'est la honte, mais c'est le désespoir, mais c'est la mort que vous me proposez!

BRÉVANNES.
 La honte, vous l'aurez appelée en me forçant de vous retenir ici; le désespoir, vous l'aurez fait naître, et pour vous-même et pour ce Ferdinand que vous me préférez...

LÉONIE.
 Ferdinand! il m'accusera, il me croira coupable! Oh! monsieur, monsieur, ce n'est plus pour moi que je supplie, ce n'est plus pour moi que je pleure, ce n'est plus pour moi que je demande grâce; moi j'ai repoussé votre amour, et vous voulez vous venger en m'infamant le déshonneur; mais lui... Ah! grâce pour lui! Monsieur, tuez-moi, je mourrai seule, mais ne me déshonorez pas, il en mourrait aussi!

Madame, j'ai juré que vous seriez à moi.
 LÉONIE, se relevant et reprenant encore d'elle, d'un ton vers la tenture; elle va se précipiter, de Brévanne se retire.

Mon Dieu! mon Dieu! je ne peux pas même me tuer!
 BRÉVANNES, s'approchant lentement d'elle.
 Ah! vous êtes bien belle ainsi, madame, et je vous disputerais au monde entier.

LÉONIE, terrifiée.
 Mon Dieu! votre pitié m'abandonnera-t-elle?
 BRÉVANNES.
 Léonie, je vous aime, je vous aime. (Il la prend dans ses bras.)
 LÉONIE.
 Mon Dieu! j'implore votre justice.

FERDINAND, se débattant.
 Ils sont là, ils sont là, vous di-je...
 LÉONIE, poussant un grand cri et montrant la porte sans pouvoir parler.
 Ah!...

BRÉVANNES.
 Qu'est-ce donc?
 LÉONIE.
 C'est la voix de Ferdinand! c'est la voix de Ferdinand, je suis sauvée!

SCÈNE II.

LES MÊMES, FERDINAND, ATHÉNAIS, D'ORBY, DEUX GENTILS-HOMMES.

BRÉVANNES.
 Lui ici! qui donc m'a trahi!...
 LÉONIE.
 Ah! Dieu! tu as envoyé, Ferdinand, tu viens m'arracher de cette maison, tu viens...

FERDINAND.
 Je viens punir ta trahison, malheureuse! je viens venger mon honneur...
 LÉONIE.
 Il me croit coupable.

FERDINAND.
 Ah! tu ne m'attendais pas si tôt, et cette femme que tu avais mise à mon bras devait cacher plus longtemps ta fuite et mon déshonneur.

LÉONIE.
 Ferdinand, ne m'accuse pas, tue-moi.

FERDINAND.
 Eh bien, oui, tu es coupable... (Il tire son épée.)
 TOUS.
 Arrêtez!

FERDINAND.
 Ne voyez-vous pas que la honte m'exaspère et que je perdrais sans hésiter le cœur de chacun de vous pour arriver à ce cœur qui m'a lâchement trahi! Est-ce que vous ne voyez pas que le désespoir me rend fou, qu'il faut que je me venge et qu'il faut que je la tue?... Retirez-vous donc et laissez-moi passage!

ATHÉNAIS.
 Ferdinand...
 D'ORBY.

FERDINAND.
 Mon frère!
 FERDINAND.
 Je ne suis pas votre frère, je ne suis pas de votre famille. Je suis un homme outragé, trahi et qui va se venger.

BRÉVANNES.
 Pour cela, monsieur, me voilà.
 FERDINAND.
 Oh! toi!... je te retrouverai bien... mais après... je vous sa vie à elle; mais de toi je veux tout ce que tu m'as pris, la voix avec l'honneur. Avec cette épée, elle, je la frapperai au cœur. Toi, je t'en frapperai au cœur et au visage... (Il saute Brévanne à la figure.)

BRÉVANNES.
 En garde... ou je vous tue...
 FERDINAND.
 Eh bien, soit. Toi d'abord, elle ensuite. (Ils croisent la fer.)

LÉONIE, à genoux.
 Seigneur... Seigneur, régrides, et que votre justice prononce...

BRÉVANNES, poussant un cri.
 ATHÉNAIS et D'ORBY, à la porte.
 Du secours! du secours!... (Plusieurs domestiques entrent et sortent Brévanne.)

FERDINAND, à Léonie.
 A toi, maintenant...

LÉONIE.
 Frappe... mais souviens-toi que je t'aime... souviens-toi que je te pardonne.

FERDINAND.
 Tu me pardonnes, misérable!... et moi, je te... (Il s'approche la poitrine de son épée de la poitrine de Léonie.) Ah! malheureux, je t'aime toujours... (Il touche en pleurant dans sa botte.) Je t'aime toujours! (Il se cache la figure dans ses deux mains.)

LÉONIE, s'éloignant vers lui.
 Il m'aime...

ATHÉNAIS, lui barrant le passage.
 Mais nous avons à veiller sur l'honneur de notre famille. Entrez, monsieur, et faites votre devoir. (Elle fait un signe, un homme de police s'approche de Léonie et tend la main vers elle.)

LÉONIE, avec terreur.
 Ah!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

Une salle de la prison des Madeleineiennes. — Tables, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

GARDIENS, puis LÉONIE.

PREMIER GARDIEN.

Toutes les prisonnières sont-elles au préau ?

SECOND GARDIEN.

Non, il reste celle du numéro 5.

PREMIER GARDIEN.

Eh bien, il faut la faire sortir comme les autres. (Il va à la porte à droite, qu'il ouvre.) Allons, la belle... Elle ne répond pas... est-ce qu'elle dort?... (Regardant dans la chambre.) Non... elle pleure...

SECOND GARDIEN.

Comment, encore ?...

PREMIER GARDIEN.

Où... c'est singulier, au bout de trois jours de captivité toutes nos... pensionnaires ont généralement pris leur parti, en voilà dix que celle-là est ici, et ses larmes ne tarissent pas... Il faut pourtant qu'elle prenne l'air comme les autres... Madame !... madame !...

LÉONIE, muette.

Que me voulez-vous, monsieur... est-ce qu'il est venu demander à moi voir ? est-ce lui qui me fait appeler ?

PREMIER GARDIEN.

Il n'est venu personne.

LÉONIE, avec douleur.

Personne !...

PREMIER GARDIEN.

C'est l'heure de la promenade des prisonnières, vous pouvez descendre comme les autres...

LÉONIE.

Non... je reste...

PREMIER GARDIEN, sévèrement.

Impossible... c'est l'ordre... c'est la règle de la maison.

LÉONIE.

Pardon, monsieur ! (Le gardien hésite, puis sort en la saluant muette.) J'oublie toujours que je suis dans ce lieu... dans la demeure des infâmes !... J'ai beau chercher... je ne le devine pas ; je vois bien un péage où ils m'ont fait tomber... je vois bien le misérable Brévanne m'y précipitant ; mais il n'est pas le seul auteur de la trame. — Quels sont ses complices ?... N'importe ! je n'en suis pas moins une victime ; — mais Ferdinand l'est aussi ; il est plus malheureux que moi, car il me croit coupable. — Comment ?... une femme, au bras de son mari, entourée de sa famille, au milieu d'un bal, peut ainsi tout à coup être enlevée à la liberté, sans cause réelle, sans secours possible, et en moins d'une heure être flétrie, déshonorée !... Je me fatigue en conjectures... ma tête se perd... mais après tout je suis innocente. Courage.

LE PREMIER GARDIEN, muette.

Alloes, madame... (Léonie ouvre sa prison.) Sa douleur me fait vraiment mal à voir, je ne sais pourquoi je m'y intéresse.

SCÈNE II.

LE PREMIER GARDIEN, GONDOIS, FRANCINET.

FRANCINET.

C'est à monsieur le directeur de la maison que nous avons l'honneur de parler ?

LE GARDIEN.

Non, messieurs, je suis seul...

FRANCINET, montrant Gondois.

Monsieur est mon grand-père, M. Gondois, ex-notaire, que j'ai l'honneur de présenter à M. le directeur.

LE GARDIEN, muette.

Messieurs, mais je ne suis pas...

FRANCINET.

Couvrez-vous donc, directeur...

GONDOIS, bas.

Mais ce n'est pas le directeur du tout...

FRANCINET.

Parbleu !

GONDOIS, bas.

Tu l'appelles directeur...

S'il était directeur, je l'appellerais ministre...

FRANCINET, bas.

Que désirent ces messieurs ?...

LE GARDIEN.

Nous voudrions voir une personne enfermée ici...

GONDOIS.

Depuis dix jours... M. le directeur...

FRANCINET.

Une prisonnière...

LE GARDIEN.

Oui, monsieur...

GONDOIS.

Avez-vous un permis ?...

LE GARDIEN.

Un... permis...

GONDOIS, embarrassé.

Avez-vous un permis ?...

LE GARDIEN, sévèrement.

Mais si j'avais un permis, animal, je t'appellerais gredier...

FRANCINET, à part.

Eh bien ?

LE GARDIEN.

Hélas ! non, monsieur...

GONDOIS.

Alors...

LE GARDIEN.

Nous avons compté sur votre obligeance, monsieur le directeur, on vous dit si bienveillant, monsieur le directeur, si affable, monsieur le directeur...

FRANCINET.

Certainement, je voudrais... mais je vous dis que je ne suis pas le directeur.

LE GARDIEN.

Ah ! vous n'êtes que sous-directeur... (à Gondois.) Monsieur n'est que sous... Mon patron voulait s'adresser à vous, monsieur le sous-directeur...

FRANCINET.

Mais je ne suis pas le sous-directeur...

LE GARDIEN.

Ah ! c'est que monsieur a l'air si distingué... enfin, n'importe, vous êtes toujours quelque chose, n'est-ce pas... et mon patron voulait s'adresser à vous pour vous prier de partager quelques louis...

GONDOIS.

Hein, plaît-il ?...

FRANCINET.

Donnez les louis, patron...

GONDOIS.

Pour partager ces quelques louis entre les gardiens de madame Ferdinand d'Orby...

LE GARDIEN.

Le numéro 5... mais son gardien, c'est moi...

FRANCINET.

Eh ! bien, vous les offrirez à ce gardien-là... (bas.) Allez donc, patron, allez donc...

GONDOIS.

Voilà... (Il présente de l'argent.)

LE GARDIEN.

Eh bien... c'est convenu, vous le verrez... mais rien qu'un instant...

FRANCINET.

Rien qu'un instant... pour l'instant c'est dit.

LE GARDIEN.

Ah ça, comment avez-vous pu entrer ici sans permis ?

FRANCINET.

Nous avons employé le même moyen, vis-à-vis d'un autre sous-directeur... que nous avons trouvé à la porte, et qui tire le cordon dans ses moments perdus.

LE GARDIEN, montrant l'argent dans sa poche.

Comment ce coquin de concierge s'est laissé séduire !...

FRANCINET.

Je demande grâce pour lui à monsieur le sous-directeur.

LÉONIE, se dévouant.

Laissez-moi, laissez-moi...

LE GARDIEN.

Qu'est-ce qu'il y a ?... (Allant se fond.) Ah ! c'est justement votre prisonnière qui revient ici... je vous donne dix minutes à passer avec elle...

(Il sort par la droite.)

SCÈNE III.

GONDOIS, FRANCINET, LÉONIE. *(Léonie entre et s'assied. Elle vient tomber sur son chapeau glissé par de la table, où se met à pleurer.)*

LÉONIE.

Est-ce assez de honte, mon Dieu... est-ce assez de douleur?... Mais qu'ai-je donc fait?... coupable, je ne suis pas mesa panie... innocente, je le suis mille fois trop.

FRANCINET.

Il faut lui parler, patron.

GONDOIS.

Oui, oui... *(à Léonie.)* Madame... ma chère madame d'Orby...

LÉONIE.

Que me veut-on?... qui êtes-vous?

GONDOIS.

Qui nous sommes?... moi...

FRANCINET.

Nous sommes... nous sommes : nous, madame...

GONDOIS.

Est-ce que vous ne nous reconnaîtrez pas?

LÉONIE.

Je vous reconnais... qui vous amène?... Est-ce un nouveau malheur que vous avez à m'annoncer?... *(Gondois.)*

GONDOIS.

A Dieu ne plaise, madame!

FRANCINET, lui.

Elle en a bien assez comme ça.

GONDOIS.

Si nous sommes ici, madame, c'est une idée de Francinet... parce que... comme c'est lui qui... enfin... passe pour moi, Francinet... *(son.)* Son élingin m'a dit la parole.

FRANCINET.

Voilà, madame... lorsque votre mari vous cherchait dans ce bal, c'est moi qui lui ai appris où vous étiez, et avec qui vous étiez...

LÉONIE.

C'est vous!...

FRANCINET.

Je m'en accuse; mais c'était dans une bonne intention, madame... Je me disais : Elle est innocente ou coupable; si elle est innocente, mon mari la sauvera, et j'aurai bien agi. Si... elle est coupable... eh bien, il la tuera, et c'est peut-être un service que je lui aurai rendu.

LÉONIE.

Et vous avez bien fait, monsieur...

FRANCINET.

Vrai... vous me remerciez?

LÉONIE.

Oui, de tout mon cœur... quoique je sois ici, quoiqu'il m'accuse, Ferdinand m'a sauvée de cet homme, c'est-à-dire du déshonneur.

FRANCINET.

Je le disais bien, moi, vous n'étiez pas coupable...

LÉONIE.

Non, non... Est-ce que je n'étais sans cela ?...

FRANCINET.

Eh bien, moi, je n'ai pas voulu m'en tenir à ce que j'avais fait, j'ai dit à mon patron : Je ne suis qu'un simple clerc, et ça se met très-souvent à la porte, mais vous êtes maître, vous, et ça se regrette avec beaucoup plus de respect. Je n'ai pas unécu dans ma poche, mais vous avez le gousset bien garni; je ne suis pas trop bête, tandis que vous êtes assés...

GONDOIS.

Quoi ?...

FRANCINET.

Enfin, à nous deux nous avons un titre, de l'argent et de l'emploi, mettons ça au service de cette pauvre jeune femme, et souvenez-vous, si, comme j'en ai idée, elle est malheureuse et non pas coupable. Le patron a accepté et a emporté son diplôme de notaire, sa bonne garnie d'argent; moi, j'ai emporté... *(se tournant le dos.)* le reste, et nous voilà, madame, tout prêts à vous servir.

GONDOIS.

C'est exact.

LÉONIE.

Merci, messieurs, de cette bonne pensée; mais que pourriez-vous pour moi?... Tout innocent et je n'ai rien pour me défendre... Rien?... mais même un rôle de sa tendresse à lui... puisqu'il m'abandonne dans ce lieu d'ignominie!... Ah! s'il savait ce que je souffre au milieu de ces hommes perfides!

GONDOIS.

Votre mari souffre peut-être autant que vous-même, madame...

LÉONIE.

Oh! parlez, parlez-moi de lui... de lui, que je n'ai pas vu depuis dix mortels jours...

GONDOIS.

Bélas! madame, en l'empêchant de venir, on l'enlève, on le surveille sans cesse... mais depuis cette fatale nuit, il a vué bien des larmes... et chaque fois que j'ai pu le voir, je lui ai entendu prononcer votre nom de manière à me déchirer l'âme.

LÉONIE.

Ferdinand!... il me pleure... il me regrette... Oui, oui... mais il me croit coupable... je connais son cœur... et il en mourra... Ah! si je pouvais le voir, lui parler... si je pouvais lui dire : une fois encore : de l'âme, et mourir à ses pieds!

FRANCINET, pleurant.

Eh bien, oui!... Il faut le voir; mais il ne faut pas mourir.

LÉONIE.

Que voulez-vous dire?

FRANCINET.

Qu'il faut que nous parvenions à lui parler malgré vos ennemis, à l'empêcher d'aller... et quand il vous verra, madame, vous qui êtes si fraîche, si brisée, quand il y a dix jours, et qui êtes aujourd'hui si pâle, si brisée; quand il vous verra comme nous venons de vous entendre, quand vos larmes auront coulé devant lui comme elles ont coulé devant maître Gondois et devant moi, que je perde ma charge de notaire à Angoulême, que je perde ma future et mon futur beau père, s'il ne tombe pas à vos pieds et si vous restez une heure de plus ici!...

GONDOIS.

Ah! sa raison, Francinet, allons trouver monsieur d'Orby.

LÉONIE.

Tu as raison, Francinet, mais trouver monsieur d'Orby...

FRANCINET.

Chut... du monde!... *(voix d'un autre.)* Allez et son mari, à part.) Les d'Orby...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ATHÉNAIS, D'ORBY, LE GARDIEN.

D'ORBY.

Que font ici ces deux messieurs ?...

GONDOIS.

Nous, monsieur le comte, nous venons... nous... venons... *(son.)* Parle donc, Francinet, tu n'as jamais rien!

ATHÉNAIS.

Eh bien ?...

FRANCINET.

Mais nous venons, comme vous, madame la comtesse, apporter des consolations à la prisonnière.

ATHÉNAIS.

Est-ce avec la permission de M. le lieutenant de police ?

LE GARDIEN, entrant.

Non, madame.

ATHÉNAIS.

Que cela ne se renouvelle plus... laissez-nous.

D'ORBY, se levant.

Et rappelez-vous mieux les écus de votre emploi...

LE GARDIEN.

Je vous promets, monsieur, que personne n'approchera plus la prisonnière...

ATHÉNAIS.

C'est bien... personnel...

FRANCINET, lui.

Excepté le mari... allons le chercher patron.

ATHÉNAIS.

(Elle sort avec le gardien.)

Nous voilà seuls, madame.

LÉONIE, à part.

Oh! devant eux plus de l'indigne, plus d'abattement, plus de larmes... *(son.)* Puis-je savoir quel motif vous amène près de moi ?

ATHÉNAIS.

La pitié, madame.

LÉONIE.

La pitié... je ne veux point de pitié, je veux justice, madame.

D'ORBY.

Toujours la même fierté...

ATHÉNAIS.

Le même orgueil...

LÉONIE.

Pourquoi serais-je plus humiliée?... est-ce par hasard la persécution qui dégrade ?

ATHÉNAIS.

Et vous vous prétendez innocente...

LÉONIE, lui prenant la main.

Mettez votre main dans la mienne, regardez-moi bien en face, madame, et dites-moi que vous me croyez coupable...

ATHÉNAIS.

Moi... je... crois... je...

LÉONIE.

Oh ! n'hésitez pas, répondez...

ATHÉNAIS.

Est-ce bien à vous d'interroger ici ?...

LÉONIE.

Vous ne le pensez pas ?... Pourquoi donc alors votre regard se détourne-t-il du mien ? Pourquoi votre main tremble-t-elle dans la mienne ? pourquoi pâlissez-vous ? pourquoi ce frémissement de colère ? Mais regardez-moi, madame, je suis calme et je ne tremble pas, et si mes yeux étaient là, ils vous pressentiraient pour la coupable.

ATHÉNAIS.

C'est trop d'audace... Prenez garde ! j'ai su vous enfermer ici, je saurai bien vous y retenir longtemps.

O'DRBY.

Madame, je suis le gardien de l'honneur de mon frère, de l'honneur de toute ma famille, et je suis venu vous trouver à ce titre.

LÉONIE.

Et c'est à ce titre aussi que vous ferez éclater mon innocence !

ATHÉNAIS.

Votre innocence !

LÉONIE.

Que vous dévoilerez le piège infime qui m'a été tendu.

ATHÉNAIS.

Asses...

LÉONIE.

Je m'en demande pas plus, madame, et je vous dispense d'en nommer les complices...

O'DRBY.

Ecoutez, voici ce que nous venons vous proposer : ce n'est pas seulement le scandale qui a eu lieu et la honte qui vous couvre qui déshonorent notre famille...

LÉONIE.

Qu'est-ce donc ?

ATHÉNAIS.

C'est votre mariage.

LÉONIE.

Mon mariage...

ATHÉNAIS.

Et si vous êtes lasse de soupirer et de pleurer, si vous désirez sortir de ce lieu d'opprobre, nous venons vous proposer un marché.

LÉONIE.

Un marché ? un marché... j'ai hâte de le connaître... parlez, je vous prie, parlez...

ATHÉNAIS.

Eh bien, madame, nous vous offrons la liberté, une fortune... honnête... à condition que vous souscriviez à la rupture de votre mariage.

LÉONIE.

Rompriez mon mariage... moi... mais c'est me reconnaître coupable ; mais c'est accepter l'infamie !

ATHÉNAIS.

C'est acheter votre liberté.

LÉONIE.

Voilà ce que vous venez me proposer !... Ah ! vous ne me connaissez pas.

O'DRBY.

Non savions d'avance que vous repousseriez cette offre aujourd'hui...

ATHÉNAIS.

Le temps vous fera changer de langage.

LÉONIE.

Jamais !...

O'DRBY.

Et le plus sage serait de consentir aujourd'hui même.

LÉONIE.

Jamais, vous dis-je ! je suis sa femme, et je mourrai sa femme !... oh ! vous ne serez pas éternellement entre mon mari et moi...

ATHÉNAIS.

Ferdinand ?... il quitte Paris avant une heure, et vous ne le reverrez plus...

LÉONIE.

Grand Dieu !

FRANCINET, descendant.

M. Ferdinand d'Orby.

LÉONIE.

C'est lui !... c'est lui !...

O'DRBY.

Mou frère...

ATHÉNAIS.

Ici !... c'est impossible... vous vous trompez !

FRANCINET, entrant.

Oh ! non, madame, c'est moi qui l'ai amené.

(On entend sonner le cloche.)

LE GARDIEN, reprenant.

Voilà l'heure de rentrer, madame.

ATHÉNAIS et O'DRBY, sans joie.

Ah !...

LÉONIE.

Non, non, pas encore, il est là, lui, il vient, je vais le voir...

O'DRBY, bas au gardien.

Souvenez-vous que sans un ordre de M. le lieutenant de police, personne n'a le droit de voir la prisonnière.

LE GARDIEN, tenant rigueur à deux autres qui attendent Léonie.

Allons, madame, il faut obéir...

LÉONIE, se retournant.

Nun, grâce ! pitié !... Ferdinand, Ferdinand !...

(Elle disparaît dans la prison.)

FERDINAND, entrant suivi de Gondol.

C'est sa voix !...

O'DRBY, bas.

Il est trop tard.

SCÈNE V.

ATHÉNAIS, D'ORBY, FERDINAND, GONDOIS, FRANCINET.

O'DRBY.

Que viens-tu faire ici ?...

FERDINAND.

Je veux la voir, lui parler une fois encore avant de partir.

ATHÉNAIS.

Lui parler... vous laissez attendre par ses larmes... par son faux repentir... lui pardonner peut-être...

FERDINAND.

Lui pardonner !...

O'DRBY.

C'est-à-dire : oublier sa bonté... notre déshonneur...

FERDINAND.

Non, je n'oublie rien...

O'DRBY.

Ni cette nuit cher M. de Brévaux...

ATHÉNAIS.

Ni son amour pour lui.

FERDINAND.

Son amour !... Jetez les yeux sur moi, ma sœur, voyez mes traits croulés par les larmes, mon corps courbé par des nuits sans sommeil... et vous verrez si j'ai rien oublié !

ATHÉNAIS.

Alors pourquoi être venu ?

FERDINAND.

Pour lui apprendre ce que mon farouche m'a empêché de lui dire, et y a dix jours, je veux qu'elle sache que je pars, que je la maudis, que je la hais.

O'DRBY.

Et tes larmes lui diront que tu l'aimes toujours.

FERDINAND.

Moi ?...

ATHÉNAIS, sans trembler.

Croyez-moi, Ferdinand, apprenez-lui aussi que M. de Brévaux n'est pas mort des suites de sa blessure, et pour cette bonne nouvelle, je gage qu'elle vous paraîtra.

FERDINAND.

Oh ! ne me parlez pas de cet homme, ne me dites plus qu'elle l'a aimé, ne me dites pas qu'elle l'aime... vous ne savez pas... Ah ! tenez, vous me rendez fous.

O'DRBY.

Ferdinand, suis-moi... pardonnez-moi, ne la voyez pas...

ATHÉNAIS.

D'ailleurs, la règle de cette prison est sévère, avez-vous une permission ?...

FERDINAND.

Une permission, ne suis-je pas toujours son mari ?

ATHÉNAIS.

Ses gardiens ne vous connaissent pas, ils vous refuseront, vous le savez.

FRANCINET.

Pardonnez-mille millions de pardons, madame ; je crois, moi, qu'ils le permettront.

C'est impossible.

ATHÉNAÏS et d'ORST.

Impossible? et ceci, ce permis que vient de se procurer le petit papa Gondois, pour M. le vicomte.

TOUS.

Un permis!

ATHÉNAÏS.

Un permis!

GONDOIS.

J'avais la procuration de monsieur le vicomte, je m'en suis servi pour obtenir la permission de voir la prisonnière.

FRANCINET.

Et nous la verrons. (Murmure de dépit d'Athénaïs.) Gardien... Le n° 3. Impossible, n'est-ce pas? nous le savons; n'y a regardé-moi ça.

LE GARDIEN.

C'est en règle. Je vais chercher la prisonnière. (Il sort.)

FRANCINET.

Il va chercher la prisonnière, madame.

ATHÉNAÏS, à part.

Maudit homme!

FERDINAND.

Mon frère, et vous, madame, faites tout préparer pour notre départ, que le carrosse de voyage vienne m'attendre à la porte de cette prison. Je veux la voir, la voir pour la dernière fois, et je vous suivrai.

ATHÉNAÏS, à d'Orst.

Venez donc, et vous, mon frère, souvenez-vous. (Ils sortent.)

FRANCINET.

Monsieur, s'il vous prend l'envie d'emmener votre femme, monsieur Gondois a un peu abusé de votre procuration pour obtenir le droit de la faire enfermer ailleurs... chez vous, par exemple.

FERDINAND.

Chez moi!

GONDOIS.

L'ordre n'aurait besoin, pour être en règle, que de votre signature.

FERDINAND.

Ne me parlez pas de cela.

FRANCINET, bas.

C'est dit, nous le ferons sans en parler.

FERDINAND.

La voilà... (Léonie sort.) Quel changement!

LÉONIE, à part.

Comme il a souffert, mon Dieu!

FRANCINET.

Beau-père, allons-nous-en.

GONDOIS, bas.

Oui, oui, allons-nous-en. (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

FERDINAND, LÉONIE.

LÉONIE.

Vous avez consenti à me voir...

FERDINAND.

Oui, une fois encore avant de partir.

LÉONIE.

Partir... sans moi, sans moi, Ferdinand! Est-ce que cela vous sera possible?...

FERDINAND.

Est-ce qu'il est possible que nous vivions désormais ensemble?...

LÉONIE.

Mais je ne suis pas coupable!

FERDINAND.

Ne me dites pas cela! Je ne vous croirais pas... un nouveau mensonge me ferait horreur, et je m'efforcerais à l'instant.

LÉONIE.

Mais sur ma vie, sur mon âme, je vous jure...

FERDINAND.

Ne jurez pas... ou je pars...

LÉONIE.

Eh bien! non... reste... je suis coupable... entends-tu, je suis coupable, mais reste, reste!...

FERDINAND.

Où je le sais bien que vous m'avez trahi.

LÉONIE.

Oui, je suis coupable, mais laissez-moi te voir encore. Je suis coupable, mais laissez-moi te parler, laissez-moi l'entendre!... accuse-moi, tu ne saurais le faire sans pleurer, et tes larmes me font moins de mal que ton absence.

FERDINAND.

Ah! si je pouvais ne plus t'aimer!...

LÉONIE.

Tu le vois bien, ton cœur est plus clairvoyant que ta raison.

FERDINAND.

Oui, je t'aime, et c'est mon supplice le plus cruel! Comprends-tu ce que je souffre?... Je suis tout, la ruse que tu m'emploies pour t'échapper de ce lieu, pour le suivre chez lui! et cet homme, mon rival!

LÉONIE.

Son rival!... Mais quelle est-elle donc cette ruse?...

FERDINAND.

Louise m'a tout dit.

LÉONIE.

Louise!

FERDINAND.

Cet ordre donné par toi de prendre ta place...

LÉONIE.

C'est un mensonge...

FERDINAND.

Un mensonge! Est-ce que tu ne t'es pas échappée avec lui? est-ce que je ne t'ai pas trouvée dans sa maison?... Est-ce que je ne t'ai pas surprise chez lui, presque dans ses bras?...

LÉONIE.

C'est vrai, mon Dieu, c'est vrai; mais c'est toi... mais je croyais que c'était par toi que j'y étais conduite...

FERDINAND.

Par moi!... Mais ne cherche donc plus à m'abuser, et puisque tu l'aimais, pourquoi as-tu accepté notre mariage? Que t'ai-je fait?... Est-ce que je ne t'ai pas entourée d'assez de dévouement et de tendresse? Tes désirs n'étaient-ils pas des ordres pour moi? Mais j'aurais donné ma vie pour te rendre heureuse. Léonie, pourquoi m'as-tu trahi?

LÉONIE.

Pourquoi... je t'ai trahi?... Je vais le dire: j'étais pauvre, tu m'as faite riche et honorée... j'étais fière, et tu m'as donné tout ce qui pouvait flatter l'orgueil d'une femme; je t'aimais, moi qui n'espérais pas que tu descendrais jusqu'à moi, et tu m'as élevée jusqu'à toi-même!... Ectat, fortune, noblesse, tu m'as tout donné, tout, avec l'amour le plus pur, avec le cœur le plus noble, le plus tendre, avec ce cœur qui est mon bien, mon trésor, ma vie!... que tu tentes vainement de me reprendre, et d'où s'échappent encore pour moi ces larmes que tu verses, ces éternelles larmes qui sont ma consolation dans la douleur!... Oui, je te dois tout...

FERDINAND.

Léonie!

LÉONIE.

Et tu me demandes pourquoi je t'ai trahi... Eh! bien, moi, je me suis livrée au premier venu, au premier débauché qui a voulu me prendre... Est-ce que cela n'est pas naturel? Dis... Est-ce que tu ne m'aurais pas trahie, toi, pour la première fille perdue, sortie de ce lieu infâme où tu m'as enfermée?... où je mourrais de honte, si je devais mourir d'autre chose que de la perte de ton estime, de ton amour!

FERDINAND.

Léonie! tais-toi, tu me rends fou!... Je crois à ta fante, à ton crime... je l'ai vu, et pourtant... Ah! c'est bien misérable, c'est bien lâche... je t'aime toujours... entends-tu... je t'aime?

LÉONIE.

Ferdinand!

FERDINAND.

Chacune de tes souffrances est un supplice pour moi, chacune de tes larmes retentit bruyante sur mon cœur; quand je suis loin de toi je me souviens et je t'accuse... Quand je te vois j'oublie tout et je suis prêt à t'abandonner. Ecoute... Vient-tu sortir de cette prison?... Veux-tu que nous partions ensemble?

LÉONIE.

Ensemble!

FERDINAND.

Veux-tu que nous allions loin d'ici, dans un pays où nul ne nous connaîtra? Que peux-tu craindre de reproches? je te jure qu'à l'avenir pas un seul ne retraira de ma bouche, pas une plainte ne s'échappera de mon cœur, j'aurai pour toi la même tendresse, le même amour. Louise! je ticherai d'oublier, et je te pardonnerai... entends-tu, je te pardonnerai.

LÉONIE.

Non... je veux mourir ici.

FERDINAND.

Mourir!

LÉONIE.

Je veux mourir ici, te dis-je, ou rentrer dans notre maison la tête haute, entourée de l'estime, du respect auxquels j'ai droit...

Mais c'est impossible.

FERDINAND.

LÉONIE.

Où! ce n'est pas par orgueil, ce n'est pas pour moi-même que je veux qu'il en soit ainsi, c'est pour toi, pour ton repos, pour ton bonheur.

FERDINAND.

Du bonheur? Il n'y en a plus pour moi. Pour la dernière fois, Léonie...

LÉONIE.

Pour la dernière fois, je le te répète, je veux rentrer dans notre maison, ou mourir ici.

FERDINAND.

Malheureux!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRANCINET, GONDOIS, puis D'ORBY, ATHÉNAÏS.
LES GARDIENS.

GONDOIS.

Les voilà, monsieur, les voilà.

FERDINAND.

Qui?

FRANCINET.

Vos ennemis... non, je veux dire : vos parents... enfin je disais bien, vos...

GONDOIS.

Ils viennent pour vous emmener, la voiture est là...

FERDINAND.

Déjà.

LÉONIE.

L'emmener!... ne plus le voir! Devant Dieu qui m'entend, je le jure, Ferdinand, je ne suis pas coupable, et je l'aime!

FERDINAND.

Mon Dieu! Cet accent de vérité!... Si je l'accusais fausement! (S'approchant de Léonie, lui prenant la main et la regardant bien en face.) Oui, Léonie, je pars... adieu!

LÉONIE.

Eh bien, je t'aime et je te pardonne...

FERDINAND.

Et me pardonnes-tu aussi... la mort de monsieur de Brévannes?

LÉONIE, avec calme.

Sa mort?

FERDINAND.

Je l'ai tué.

GONDOIS, bas.

Qu'est-ce qu'il dit?

LÉONIE, avec calme.

Que Dieu lui pardonne son crime, et tout le mal qu'il m'a fait!... C'était ton devoir de le tuer, tu n'as pas besoin de pardon...

FERDINAND, avec force.

Ah! son visage n'a point pâli, sa main n'a point tremblé, ses larmes m'ont coulé que pour moi seul... elle est innocente! Léonie! là! là! dans mes bras, sur mon cœur.

LÉONIE, dans ses bras.

Ah!... Ferdinand!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ATHÉNAÏS, D'ORBY, GARDIENS.

D'ORBY.

Que vois-je?

ATHÉNAÏS.

Dans ses bras!...

FRANCINET.

Dans ses bras, oui, madame!...

ATHÉNAÏS.

Que signifie?

D'ORBY.

Mon frère!...

FERDINAND.

Oui, oui, nous partons aujourd'hui. À l'instant!... Je l'emmène...

FRANCINET.

Il l'emmène, madame!...

FERDINAND.

Chez moi, dans ma maison.

FRANCINET, avec douceur.

Faites les malles, mes bons messieurs.

ATHÉNAÏS.

Vous oubliez qu'on ne sort pas ainsi de prison...

GONDOIS.

Pardon, madame, nous avons un autre ordre...

FRANCINET.

Et qui n'a besoin que de la signature de monsieur le vicomte.

FERDINAND.

Donnez, donnez... (Il prend le papier et le signe) et partons.

FRANCINET.

Justement, monsieur et madame ont amené un carrosse, comme ça se trouve!

FERDINAND.

Viens, Léonie!

LÉONIE.

Oui, partons...

D'ORBY, bas à Athénaïs.

Elle nous échappe.

ATHÉNAÏS.

Il nous reste la bétrissure qu'elle emporte d'ici, sa jalouse à lui et M. de Brévannes.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

En salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

GONDOIS, FRANCINET, UN DOMESTIQUE.

GONDOIS.

Mon garçon, nous voudrions parler à madame Léonie d'Orby.

LE DOMESTIQUE.

Je ne sais pas si madame est visible.

FRANCINET.

Elle l'est toujours pour moi; annoncez maître Francinet, futur notaire royal, accompagné de monsieur Gondois, le grand-père de mes prochains enfants... allez... allez... (Le domestique sort.) Voilà comme il faut parler à ces gens-là.

GONDOIS.

Crois-tu qu'elle soit bien heureuse, Francinet?

FRANCINET.

Qui? votre fille? puisque je l'épouse.

GONDOIS.

Ce n'est pas d'elle que je te parle, mais de madame Léonie d'Orby. Elle a de cruels ennemis.

FRANCINET.

Bah! nous en avons triomphé, je gage que nous allons la voir paraître éclatante de beauté et rayonnante de bonheur.

GONDOIS.

Cela me ferait plaisir... Chut! la voilà.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LÉONIE.

LÉONIE, entrant pâle et altérée.

Vous avez désiré me voir, messieurs, je ne reçois personne, mais, pour vous, j'ai fait une exception.

GONDOIS.

Vous êtes bien bonne, madame... Je venais... nous venions, Francinet et moi... (bas.) Eh! bien, qu'en dis-tu?

FRANCINET, bas.

La gaieté la plus vive ne règne pas sur ses traits. (mon.) Nous venons vous faire nos adieux, madame.

LÉONIE.

Vos adieux... vous partez... cela devait être... mes deux seuls amis... oui, oui, cela devait être.

FRANCINET, bas.

Elle ne règne pas non plus dans ses discours la gaieté la plus... (bas.) Voilà la chose, madame: je dois épouser la fille de mon beau-père... et il ne faut pas la faire attendre... Vous comprenez, madame, quand une jeune fille doit s'unir à un jeune homme comme moi, l'attente est bien pénible pour elle...

GONDOIS.

Francinet!...

FRANCINET.

Bien pénible, beau père... mais je l'en dédommagerai. Nous partons dans deux jours, madame, et si, d'ici là, vous aviez besoin de nos services...

LÉONIE.

Je vous remercie... (à part) je n'ai rien à désirer... rien...

GONDOIS.

Vous dites cela d'un air... laissez, madame, permettez-moi de vous parler franchement, nous pensions vous trouver heureuse, comblée par le bonheur présent de toutes vos souffrances passées... etc...

LÉONIE.

Et vous me trouvez plus triste, plus abattue, plus désespérée que jamais...

FRANCINET.

C'est vrai!

GONDOIS.

Vous avez retrouvé cependant le cœur de votre mari...

LÉONIE.

Où, mais je n'ai pu éteindre la jalousie, le soupçon. Il m'aime, je le sais; mais il doute de moi. Oh! ma vie c'est perdue... peu à peu son amour s'en ira comme s'en est allée sa confiance, et comme s'en est allé, sans retour, notre bonheur à tous deux.

FRANCINET, bas.

La pauvre femme... elle me foud l'âme, beau-père...

GONDOIS.

Il faudra tâcher de le distraire, de vous distraire vous-même.

LÉONIE.

Nous avons tenté de le faire... mais vainement! le séjour de cette prison a imprimé sur ma vie une fétidité. Nous sommes impuissants à l'effacer.

GONDOIS.

Comment?

FRANCINET.

Mais tout le monde sait bien que vous étiez innocente.

LÉONIE.

Le monde!... je voulais le fuir, moi, je voulais vivre seule avec Ferdinand, loin du bruit, loin de tous les regards; il ne l'a pas voulu, il a tenté de me ramener aux yeux de ce monde, comme il tentait de me réchauffer dans son propre cœur... Efforts inutiles! au bout des uns on regardait avec une insultante pitié; les autres avec dédain, avec mépris, et tous s'éloignaient de moi, comme si ma présence était une honte.

GONDOIS.

Madame, nous aurions voulu, avant notre départ, vous savoir plus heureuse...

LÉONIE.

Heureuse!...

FRANCINET.

Si du moins nous pouvions vous être bons à quelque chose...

LÉONIE.

Vous ne pouvez rien pour moi... mes ennemis sont trop puissants, trop habiles surtout.

GONDOIS.

Ah! oui, votre beau-frère, M. d'Orby.

FRANCINET.

Et son aimable épouse.

LÉONIE.

J'ignore ce qu'ils méditent encore, quel nouveau piège ils me tendent, mais depuis quelques jours il affecte, envers moi, un air de compassion qui m'irrite. Madame d'Orby surtout m'a pu le avec une bienveillance, une douceur que ses regards démentent...

FRANCINET.

Vous avez raison, madame, il y a un piège là-dessous...

LÉONIE.

Et cependant que peuvent-ils encore contre moi?... Il m'aient pris la confiance de mon mari. Je les défie de me rendre plus malheureuse que je ne le suis...

FRANCINET.

Ah! si l'on pouvait savoir...

LÉONIE.

J'ai eu tort de lutter contre leur orgueil, j'aurais dû arracher de mon cœur ma honte pour Ferdinand; mais n'était-ce pas au-dessus de nos forces?

GONDOIS.

Oui, oui, ces gens-là sont trop puissants pour qu'on s'attaque à eux, ou pour qu'on leur résiste.

FRANCINET.

Mes croyez, beau-père? vous avez peut-être raison... et ça me donne une idée...

GONDOIS.

Tu as une idée?

FRANCINET.

J'en ai souvent.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur et madame d'Orby.

GONDOIS.

Allons-nous-en...

LÉONIE.

Je ne veux pas les voir.

LE DOMESTIQUE.

C'est à M. le Vicomte qu'il s'en faut parler.

LÉONIE.

Mon mari est absent, vous le reverrez dès qu'il sera de retour; moi, je rentre chez moi. (à Gondois et à Francinet). Adieu; cette fois, du moins, je ne subirai pas leur présence... (sans voir par le derrière, le domestique va au fond et introduit d'Orby et Athénaïs.)

GONDOIS.

Allons, viens, Francinet.

FRANCINET.

Du tout, je reste.

GONDOIS.

Mais n'as-tu pas entendu que monsieur et madame d'Orby...

Justement, je vous ai dit que j'avais une idée...

SCÈNE III.

LES MÊMES, D'ORBY, ATHÉNAÏS.

ATHÉNAÏS, au domestique.

Dès qu'il rentrera, dites à monsieur le vicomte que nous l'attendons... (le domestique sort.)

D'ORBY.

Encore ce monsieur Gondois.

ATHÉNAÏS.

Et monsieur Francinet.

FRANCINET.

Le plus dévoué de vos serviteurs, madame la comtesse.

ATHÉNAÏS.

Vraiment...

FRANCINET.

J'en fais le serment:

GONDOIS, à part.

Qu'est-ce qu'il dit?

ATHÉNAÏS.

Vous n'avez pas toujours parlé de la sorte.

FRANCINET.

C'est que je n'ai pas toujours pensé comme cela... c'est un dévouement tout neuf que j'offre à madame la comtesse.

D'ORBY.

En vérité?

FRANCINET.

Un dévouement tout frais c'est ce que je serais heureux de voir accueillir.

GONDOIS, bas à Francinet.

Qu'est-ce que cela signifie, malheureux?

FRANCINET.

Oh! vous pouvez parler tout haut, patron, cela signifie que c'est vous-même qui venez de me convertir.

GONDOIS.

Moi!

FRANCINET.

Ne venez-vous pas de me dire que monsieur et madame étaient fort puissants, de trop puissants seigneurs pour qu'on oût s'attaquer à eux?

GONDOIS.

Eh bien, oui, je l'avoue, mais...

FRANCINET.

Et je vous ai dit, moi, que c'était la même idée...

GONDOIS.

C'est vrai... et cette idée...

FRANCINET.

C'est de les servir de mon mieux, pour obtenir leur généreuse protection.

GONDOIS, bas.

Mais c'est une turpitude...

FRANCINET.

Oui, beau-père... quand on est plus fort que son ennemi, il faut l'abattre; quand on est le plus faible, il faut se faire son ami, pour qu'il ne vous abatte pas... voilà ma maxime...

ATHÉNAÏS.

Eh! mais, c'est fort sagement raisonné... et si vous êtes sincère, vous avez été bien inspiré, car j'avais songé à vous.

FRANCINET.

A moi!... madame avait songé...

ATHÉNAÏS.
Voyez plutôt, (elle lui montre une lettre.)

Ahl bah !

Qu'est-ce cela ?

Une lettre de cachet.

A votre intention.

FRANCINET.
Madame la comtesse est bien femme. Mais maintenant vous voilà sûre de moi et vous pouvez sans hésiter accueillir mes services et mon dévouement.

ATHÉNAÏS.
Où ! nous avons là une garantie de votre sincérité.

FRANCINET.
Employez-moi donc... je suis pauvre et vous êtes fort riches, je suis faible et vous êtes puissants, je ne peux rien contre vous et vous pouvez beaucoup au point ou contre moi ; si je vous sers bien, vous m'aidez à faire fortune ; si je vous trompe, eh bien ! avec cela, vous me ferez pendre à la Bastille... Voilà mes gages, madame la comtesse.

ATHÉNAÏS.
En effet... et vous vous offrez...

FRANCINET.
Corps et âme... avec mon beau-père par-dessus le marché...

ATHÉNAÏS.
Eh bien !... vous êtes hommes de loi, messieurs... apprenez-moi donc quelle est la marche à suivre pour obtenir l'interdiction... d'un fofa.

GONDOIS.
D'un fofa... je ne comprends pas...

D'ORRY.
Vous n'avez pas besoin de comprendre.

FRANCINET.
C'est parfaitement inutile. Pour obtenir l'interdiction, il faut d'abord présenter requête à monsieur le premier président...

ATHÉNAÏS.
Et en quelle forme ?

FRANCINET.
En la forme usitée... tenez, écrivez la formule, patron, écrivez...

GONDOIS.
Comment, moi ?

D'ORRY.
Faites, monsieur...

FRANCINET.
Faites donc, monsieur... (il se vante dans la table.)

GONDOIS, bas.
Mais, malheureux, tu ne comprends donc pas qu'il s'agit du vicomte ?

FRANCINET, bas.
Parbleu !... (bas.) Écrivez donc la formule... (il lui donne la plume.)

GONDOIS, bas.
Et tu crois que tu épouseras ma fille ?

FRANCINET, bas.
Vous en seriez une seconde, que vous me les donneriez toutes les deux... (bas, en riant.) Requête à monsieur le premier président... vous savez le reste...

GONDOIS.
Mais il faut les noms et prénoms de la personne... contre laquelle...

ATHÉNAÏS.
Écrivez !

D'ORRY, bas.
Prenez garde, Ferdinand peut restreindre...

ATHÉNAÏS, bas.
Qu'importe ? cette guerre sourde me lasse. Tant mieux s'il surprend nos intentions.

D'ORRY, bas.
Ne vaudrait-il pas mieux recourir au notaire de la famille ?

ATHÉNAÏS, bas.
Un homme scrupuleux, qui nous ferait perdre du temps, tandis que ceux-ci... je les tiens. (bas.) Écrivez Jules-Ferdinand d'Orby.

GONDOIS.
Le vicomte...

FRANCINET.
Parbleu !...

GONDOIS.
Petit misérable...

FRANCINET.
Oui, patron...

GONDOIS.

Encore faut-il produire les motifs... des motifs graves...

ATHÉNAÏS.
Et croyez-vous que nous en manquons ?

FRANCINET.
Nous en avons trop.

ATHÉNAÏS.
N'a-t-il pas un jour fait assembler la famille entière, et ne s'est-il pas présenté tenant par la main une inconnue, une fille de rien...

FRANCINET.
D'absolument rien...

ATHÉNAÏS.
Et n'a-t-il pas déclaré qu'au mépris de son nom, de son rang, il la prenait pour femme ?

FRANCINET.
Il l'a déclaré, j'y étais.

ATHÉNAÏS.
Instruit un jour des déordres de celle à qui il n'avait pas rougi de donner son nom, il la prend en flagrant délit d'adultère... et lorsqu'elle est jetée dans la prison des filles perdues, ses parents, si l'en fait sortir, et la conduisent encore toute courvée d'adulgence au milieu de ses amis, au sein même de sa famille, auprès des jeunes femmes, que son aspect fait rougir, que sa présence force de détourner le salon.

FRANCINET.
Tout cela est très-exact, mais toujours, patron...

GONDOIS, d'une voix moqueuse.
Hum ! Francinet, Francinet...

FRANCINET, basant sur d'un air déçu.
Point et virgule, patron... Très-bien.

D'ORRY.
N'est-il pas évident d'ailleurs que cette folie s'était annoncée jadis... que mille indices l'ont trahie pendant l'enfance du vicomte, et qu'elle est aujourd'hui pleinement déclarée ?

ATHÉNAÏS.
Et ne convient-il pas qu'un conseil de famille soit judiciairement autorisé à agir contre cette femme... et à gérer les biens du mari ?

FRANCINET.
Ahl eul, à gérer les biens surtout... N'oubliez pas cela, patron...

GONDOIS, bas.
Tu me le payeras, Francinet.

FRANCINET, montrant le papier écrit.
Point d'interrogation, patron... Très-bien.

D'ORRY.
Signons... (il signe.) A vous, chère amie.

ATHÉNAÏS, éperdue.
Tous nos parents, tous nos amis signeront aussi.

FRANCINET.
Si madame la comtesse veut bien m'en charger, je recueillerai tous ces nobles seings.

ATHÉNAÏS.
Soit... ce sera la première épreuve à laquelle nous aurons mis votre dévouement.

FRANCINET.
Alors, je prends cet acte... (il se place.) Je le rapporterai parfaitement en règle.

LE DOMESTIQUE.
M. le vicomte rentre à l'inclit.

ATHÉNAÏS.
Lui... laissez-le.

FRANCINET.
Oui, madame la comtesse.

GONDOIS.
Je ne demande pas mieux.

ATHÉNAÏS.
Souvenez-vous de votre promesse... et de la Bastille...

FRANCINET.
Oui, madame la comtesse, et je ne me repens pas de l'avoir faite... Je suis plus que jamais convaincu qu'il n'y avait rien à gagner à vous faire la guerre... (avec tristesse) et qu'il y a tout profit à être dans la confidence de madame la comtesse.

GONDOIS, bas.
Francinet, tu seras pendu...

FRANCINET, bas.
Vous haïssez, beau-père ! il est temps que je prenne votre place. (bas.) J'ai bien l'honneur de saluer mes nobles protecteurs.

D'ORRY.
Alles, alles...

GONDOIS, bas.
Viens, jeune scélérat.

FRANÇOIS, bas.
 Eh bien, dites donc... nous savons leurs projets, et comment il faut agir contre eux...

GORDON, s'excitant.
 Ah! bah! tu vois...

Qu'est-ce donc?

FRANÇOIS.
 Rien... rien... madame la comtesse, c'est le beau-père, que je suis en train de convertir tout à fait à votre cause...

GORDON.
 Tout à fait... tout à fait, madame... (ils se retirent tous les deux et sortent.)

SCÈNE IV.

ATHÉNAÏS, D'ORST, puis FERDINAND.

ATHÉNAÏS.
 Que cette requête ne soit pas repoussée, et nous serons satisfaits notre but.

FERDINAND, entrant.
 Vous êtes seuls?

D'ORST.
 Seuls.

ATHÉNAÏS.
 Oui, seuls.

FERDINAND.
 Je croyais trouver Léonie auprès de vous.

ATHÉNAÏS.
 Elle s'est éloignée, au contraire, en apprenant votre arrivée.

FERDINAND.
 Pourquoi?

D'ORST.
 Vous le demandez, mon frère?

FERDINAND.
 Oui, je le demande.

ATHÉNAÏS.
 Mais vous ne voyez donc rien de ce qui se passe autour de vous?

FERDINAND.
 Encore des insinuations! Mais que vous a-t-elle fait pour que vous vous acharniez ainsi contre elle?

ATHÉNAÏS.
 Et notre honneur, et le vôtre? n'y a-t-elle porté aucune atteinte?

FERDINAND.
 Tenir, ma sœur, cesses de m'exaspérer contre elle... Je suis jaloux, vous le savez, et vous vous faites une arme de ma jalousie.

D'ORST.
 Ferdinand, tu nous accuses; mais tu es donc aveugle, que tu ne vois pas ces regards de pitié qui s'attachent sur nous en tous lieux?

FERDINAND.
 Tais-toi...

ATHÉNAÏS.
 Ces regards de mépris qui s'attachent sur elle.

FERDINAND, avec force.
 Taisez-vous, ma sœur!

D'ORST.
 Sur celle qui nous a déshonorés.

FERDINAND, hors de lui.
 C'est une infâme calomnie! Et je te défends de répéter ces paroles!

D'ORST.
 Ah! tu me défends de dire ce que tout le monde répète, ce que tu sais bien au fond de l'âme... ce que tu as vu, malheureux!

FERDINAND, avec douceur.
 Tu en as menti!

ATHÉNAÏS.
 Arrêtez!

D'ORST.
 Un démenti... une menace! achève, et pour prouver l'innocence de la vertueuse femme, que ne lèves-tu la main sur moi?

FERDINAND.
 Ah! c'est beau! c'est noble de me provoquer ainsi, d'exciter mon désespoir et ma fureur! C'est digne d'un gentilhomme de s'abriter derrière ce titre de frère, pour me torturer le cœur, pour me dire lâchement que je salue de fange celle que tu honores, qui porte ton nom, et tu ne la vengeras pas, je suis ton frère! te l'insulte dans ton honneur, dans ton amour pour elle, et tu dévoreras cette insulte, je suis ton frère, — je t'outrage,

je te foule sous mes pieds, et tu ne relèveras même pas la tête, je suis ton frère... — Mon frère, toi!... oui, comme Cain était le frère d'Abel!

ATHÉNAÏS.
 Ferdinand, vous êtes un insensé, et nous ne pouvons que vous plaindre.

FERDINAND, avec ironie.
 De la pitié, madame, ah! je la connais votre pitié; je sais bien de quoi vous plaignez Léonie, ce n'est pas d'être fausement livrée à la réprobation, mais de s'être volontairement perdue. Vous me plaignez, moi, non pas de me voir souffrir du désespoir de ma femme, mais parce que je suis aveugle et faible pour elle, n'est-ce pas?... mais parce que j'aime et que je ne la chässe pas?... Ah! vous êtes un noble cœur, vous, madame.

D'ORST, avec colère.
 Ferdinand!

FERDINAND.
 Avouez-le donc — ce n'est pas le soin de mon honneur qui vous occupe, ce n'est pas sur notre blason, c'est sur ma fortune que se portent vos regards...

D'ORST.
 Malheureux!

ATHÉNAÏS.
 Vous osez dire...

FERDINAND.
 La vérité! oui, madame. — Selon vous, cet héritage de trois millions s'est trompé de porte, et si je vous les eusse donnés ces trois millions, Léonie serait pour vous la plus pure et la plus honorée des femmes.

ATHÉNAÏS.
 Venez, venez, monsieur, c'est la dernière fois que nous aurons mis le pied dans cette maison.

FERDINAND.
 Soit... partez donc... entre vous et moi Dieu jugera...
 (Athénaïs et d'Orst sortent, Ferdinand semble saisi d'un accès de faiblesse.)

SCÈNE V.

FERDINAND, LÉONIE.

LÉONIE, entrant.
 Ferdinand t'es brulé! qu'y a-t-il?

FERDINAND.
 Rien! rien!

LÉONIE.
 Tu me repousses.

FERDINAND.
 Toi!... (Il regarde avec amour.) Non, je ne dois pas te repousser, je serais à la pitié de ton âme, à la sincérité de tes serments. Tu n'aimes que moi, n'est-ce pas? tu n'as jamais aimé que moi?

LÉONIE.
 Et je donnerais, sans regret, ma vie pour assurer ton repos, ton bonheur.

FERDINAND.
 Parle-moi, parle, ta voix rend le calme à mon âme; regarde-moi, ton regard rend la joie à mon cœur; quand je suis ainsi seul avec toi, la confiance me revient, je me sens ramené à la vie, à l'espérance, au bonheur. Oh! c'est que je t'aime tant!

LÉONIE.
 Eh bien, il faut oublier ces méchants qui nous haïssent, il faut oublier le passé.

FERDINAND.
 Oui, oui, tu as raison — toujours raison — je ne veux plus vivre que pour toi et par toi seule — tout entier à notre amour, je ne me souviendrai ni de leur inimitié, ni de cette nuit fatale où cet homme... tu ne l'as jamais revu, n'est-ce pas?

LÉONIE.
 Jamais.

FERDINAND.
 Oh! cette pensée que tu étais là seule avec lui, seule!

LÉONIE.
 Ferdinand!... tu m'as dit: Je te crois, et tu m'as promis d'oublier.

FERDINAND.
 C'est vrai — pardonne-moi. (Un domestique entre portant un service de thé complet.)

LÉONIE.
 Tu resteras toute la soirée, près de moi?

FERDINAND, précipité.
 Oui... don...

LÉONIE.
 Comment?

FERDINAND.
 Je ne suis revenu que pour prendre la thé avec toi, et je serai forcé de repartir.

Encore! et pourquoi?

FERDINAND.
Je te le dirai. (Le domestique sort.)

LÉONIE.
Quelle affaire importante vous occupe donc si vivement?

FERDINAND.
C'est, en effet, une affaire très-importante.

LÉONIE.
Et ne puis-je la connaître? (Le domestique s'approche à moitié.)

FERDINAND.
Laissez-moi, Jean. (Le domestique sort. Ferdinand fait assiéger Léonie et se penche vers elle.)

LÉONIE.
Eh bien? tu m'as promis de me dire la cause de ces fréquentes absences?

FERDINAND.
C'est toi, toujours toi qui m'occupes.

LÉONIE.
Comment?

FERDINAND.
Le temps que je passe loin d'ici, je l'emploie aux préparatifs de notre départ.

LÉONIE, vivement.
Notre départ!

FERDINAND.
Est-ce que tu n'as plus le désir de quitter Paris? est-ce que t'y a quelqu'un qui t'y retient?

LÉONIE.
Moi!

FERDINAND.
Tu ne sais pas, Léonie! on m'a dit... que depuis qu'il est rétabli de sa blessure... monsieur de Brévanne... Tu pâliss! pourquoi pâliss-tu?

LÉONIE.
Parce que ta voix tremble en prononçant ce nom... et parce que je serais là que tu souffriras.

FERDINAND.
Jusqu'à la torture!... Oh! le misérable! pourquoi ne l'ai-je pas tué?... Pardonne-moi, Léonie... que veux-tu? on m'a assuré que souvent on l'avait vu près de cette maison, et qu'un jour même il paraît à l'un de nos domestiques.

LÉONIE.
Tu es raison, Ferdinand, il faut partir; cet homme me fait peur.

FERDINAND.
Peur! et pourquoi donc?

LÉONIE.
Parce que tu ne le combattras qu'en face et avec des armes loyales, et qu'il emploiera, lui, la ruse et la perversité.

FERDINAND.
Oh! ne tremble pas pour moi... Une fois déjà n'ai-je pas eu raison de lui?

LÉONIE.
Eh bien, pour moi, pour moi seule, pour moi qui hais cet homme... Ferdinand, pour moi qui ne puis songer sans terreur au piège horrible qui m'a tendu, pour moi qui mourrais si je me retrouvais en face de lui.

FERDINAND, se levant.
Nous partirons.

LÉONIE.
Bientôt?

FERDINAND.
Ce soir même. L'abandonne tout, amis, famille, patrie. Je n'aurai que toi au monde... Tu m'aimes, n'est-ce pas?

LÉONIE.
Plus que ma vie.

FERDINAND, l'embrassant.
A tout à l'heure. (Il sort.)

LÉONIE.
Adieu, mon ami; souviens-toi que je vais compter les minutes. (Elle sort par la porte à droite. Léonie le suit du regard. À peine Ferdinand est-il parti, que la porte à gauche s'ouvre lentement et de Brévanne paraît.)

SCÈNE VI.

BRÉVANNE, LÉONIE. (Brévanne s'approche doucement.)

BRÉVANNE.
Bonjour, madame la vicomtesse.

LÉONIE, posant un cri et se levant avec terreur.
Lui!

BRÉVANNE.
Un pas... un cri... et vous êtes à jamais perdue.

LÉONIE, allant vers la porte.
Ferdinand!... (On entend le roulement d'une voiture.)

BRÉVANNE.
Partit...

LÉONIE, assaillie.
Partit...

BRÉVANNE.
C'est fort heureux pour lui, car il ne m'eût combattu qu'en face, à armes loyales, tandis que moi, madame...

LÉONIE.
Vous écoutez ici, chez moi!

BRÉVANNE.
Où diable voulez-vous que je vous écoute?

LÉONIE.
Sortez, monsieur, sortez à l'instant, ou j'appelle.

BRÉVANNE.
Faites, madame... Mais songez-y, si un seul de vos serviteurs me voit ici, c'est un scandale nouveau qui vous accable, qui vous écrase, et qui, dans tous les cas, expose la vie de Ferdinand d'Urby...

LÉONIE.
Ou là votre...

BRÉVANNE.
Ou la mienne, soit... Mais vous sentez bien que s'il avait pris ses mesures en venant chez moi, j'ai dû prendre les miennes pour venir chez lui. Je vous jure qu'il servait plus sage à vous de m'accorder quelques minutes, pendant lesquelles je m'engage à rester le plus respectueux de vos serviteurs, et après lesquelles je partirai, si vous l'ordonnez. Madame, je suis un homme fort peu délicat, en amour, j'y consens... j'emploie pour obtenir ce qu'on me refuse des moyens très-condamnables, je le veux bien; mais je n'ai jamais manqué à ma parole de gentleman... Eh bien, daignez m'entendre, et sur cette foi, sur cet honneur de gentleman, je jure que si, dans dix minutes (il met sa montre sur la table), vous me dites : Partez, je partirai.

LÉONIE.
Vous le jurez, monsieur... vous partirez.

BRÉVANNE.
Si vous me le dites dans dix minutes... pas avant...

LÉONIE.
Parlez donc, je vous écoute...

BRÉVANNE.
Je fais d'abord vous apprendre comment je suis ici. Vous devez être curieuse de le savoir. Madame, vous êtes horriblement servie. Vous avez des laquais qui vous payez tout cher; quand ces drôles-là commencent à s'enrichir, ils prennent goût à l'argent, et cela les rend faciles en diable à la corruption.

LÉONIE, avec mépris.
C'est-à-dire que vous avez acheté un de mes valets.

BRÉVANNE.
25 louis; votre femme de chambre m'en avait coûté 50, il y a un mois, ce qui prouverait que les femmes valent encore mieux que les hommes.

LÉONIE.
Oui, c'est vous qui lui aviez fait prendre ma place...

BRÉVANNE.
Auprès de votre mari... parfaitement... vous regardez la montre, encore cinq minutes. J'arrive au sujet qui m'amène. Madame, je vous aime toujours.

LÉONIE, avec larme.
Vous m'aimez.

BRÉVANNE.
Vous paraissiez tremblante, et vos genoux faiblissent... eroyez-moi, ne luttons pas... et écoutez-vous, madame... n'avez-vous pas ma parole?

LÉONIE.
En effet... Je ne sais ce que j'éprouve...

BRÉVANNE.
Ce que vous éprouvez... (elle regarde la montre) plus que trois minutes... ce que vous éprouvez, madame, je vais vous le dire. Par mon ordre, votre laquais a versé adroïtement dans cette tasse quelques gouttes d'opium.

LÉONIE.
Infamie! monsieur, vous avez juré, juré sur votre honneur de gentleman...

BRÉVANNE.
De partir, si vous me l'ordonnez au bout de dix minutes, mais avant que les dix minutes soient écoulées, vous dormirez, madame...

LÉONIE.
Non... non... c'est impossible... je ne vous crois pas... je... je lutterai, je triompherai...

BRÉVANNE.
Efforts inutiles, vous dormirez, vous dis-je.

LÉONIE.
Non! non! (elle essaye de se lever et retombe.)

BREVANNES.

Je vous ai dit que vos jambes refuseraient de vous porter.

LÉONIE, d'une voix sourde.

Eh bien, eh bien, j'appelle... j'appellerai, je crierai... je...
(Puisant.) Ah! mon Dieu, mon Dieu...

BREVANNES, avec force.

Vous dormirez, et vous serez à moi.

LÉONIE.

Jamais! jamais! Je me tuerai, je mourrai. (Elle saute en courtoise, se met le laissez-échapper; elle tombe endormie au répit.) Je... je mourrai...

DE BREVANNES.

Les dix minutes sont écoulées, belle Léonie... dites-moi donc de sortir.

FRANCINET, penché.

Sortez, monsieur.

SCÈNE VII.

LES MÈRES, FRANCINET, puis LES DOMESTIQUES

DE BREVANNES

Quelqu'un... Que voulez-vous? qu'êtes-vous?

FRANCINET.

Francinet, homme de loi; j'ai la procuration de madame, et je vous dis de sortir...

DE BREVANNES.

Maldiction... (à part) bon à son épée.)

FRANCINET.

Allons, allons, sortez...

DE BREVANNES.

Pas encore...

FRANCINET.

Croyez-moi, cher monsieur, ne dérangez pas votre épée, vous auriez trop de monde à tuer ici... (à sa femme retournée.)

DE BREVANNES.

Malheureux!...

FRANCINET.

Ils sont six qui vont entrer, ne me forcez pas de leur demander main-forte. (Les domestiques entrent.) Faites appeler un médecin; madame la vicomtesse vient de nous faire grand peur, à monsieur et à moi, en tombant tout à coup en syncope... N'est-ce pas, monsieur le chevalier? (Les domestiques s'emparent de Léonie.)

DE BREVANNES, prenant un des domestiques à l'écart.

Comment cet homme est-il entré ici?

LE DOMESTIQUE.

Je ne sais, monsieur...

FRANCINET, qui les observe, d'approche du domestique.

Ah! ah! vous connaissez monsieur... vous... je comprends... c'est l'introduit.

LE DOMESTIQUE.

Moi... je...

FRANCINET.

En ce cas, mon bon ami, prouez ce candélabre et éclairez à monsieur le chevalier...

DE BREVANNES, à part.

Le misérable!

FRANCINET.

Allons donc, laquais, allons, vous savez comment on fait entrer, vous devez savoir comment on fait sortir. (Le domestique prend le candélabre et sort suivi du chevalier.)

DE BREVANNES.

Où! je me vengerai...

FRANCINET.

Ah! monsieur le chevalier... et votre montre que vous oubliez. Allons, allons, je n'ai pas mal employé ces cinq minutes-là. (Brevannes sort par la porte.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

Un Salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'ORBY, UN MAGISTRAT, LES PARENTS.

D'ORBY.

Excusez-moi, monsieur le lieutenant civil, je crains que ce soit inutilement que nous vous ayons fait venir.

LE LIEUTENANT CIVIL.

Qui nous empêche, monsieur, de donner suite à votre requête, de constater aujourd'hui la folie de Ferdinand d'Orby?

D'ORBY.

D'abord, vous le voyez, monsieur, le conseil de famille est incomplet. Madame d'Orby, ma femme, est restée au chevet de sa belle-sœur, plongée, depuis plusieurs heures, dans une léthargie, dont rien n'a pu la tirer.

LE LIEUTENANT CIVIL.

En effet... on m'a dit...

D'ORBY.

Une autre personne est absente, le chevalier de Brévannes, dont nous avons la signature. J'ai vainement fait appeler notre cousin, et nous n'aurons que plus tard son indispensable concours.

LE LIEUTENANT CIVIL.

Soit, monsieur, attendons...

SCÈNE II.

LES MÈRES, ATHÉNAIS.

ATHÉNAIS, courtois.

Attendre, c'est impossible.

TOUS.

Comment?

ATHÉNAIS, en costume d'été.

Depuis qu'il est de retour auprès de sa femme, depuis qu'il a vainement tenté de la rappeler à la vie, à elle-même, chacun des actes de Ferdinand d'Orby est une atteinte portée à notre considération, à notre fortune, à notre honneur.

LE LIEUTENANT CIVIL.

Que voulez-vous dire?

ATHÉNAIS.

Si elle meurt, s'écrierait-il, tout à l'heure encore, si elle meurt, je vous mourir aussi, et j'indiquerai à ses ennemis la filitresse et la ruine. C'est au chevalier même de leur victime que j'attribuerai ma volonté dernière. Léonie, si je ne le salue pas, je le vengerais de moi-même... Vous le voyez, messieurs, il n'y a plus de temps à perdre, et c'est au nom des intérêts les plus sacrés que nous devons nous assembler et agir.

LE LIEUTENANT CIVIL.

Vous vous alarmez trop vivement, madame; si l'interdiction de M. d'Orby est prononcée, et tout fait malheureusement pressager qu'elle le sera, ses actes que vous redoutez sont annulés d'avance. Ce qu'il possède, l'interdit ne saurait en disposer légalement. Ses accusations, dictées par la démente, tombent d'elles-mêmes; le feu est éteint, un enfant aux yeux de la loi, qui ne reconnaît ni la validité de ses actes ni la culpabilité de ses actions.

ATHÉNAIS.

Eh bien, monsieur, cette interdiction, je la demande.

TOUS.

Nous la demandons tous.

SCÈNE III.

LES MÈRES, FERDINAND.

FERDINAND.

Et moi... je demande justice.

TOUS.

Justice?

LE LIEUTENANT CIVIL.

Que voulez-vous dire, monsieur?

FERDINAND.

Que, partout, sans mes pas, se dressent des embûches et des pièges, que des mains ennemies se tendent de toutes parts contre moi, celle-ci pour me dépouiller de ma fortune, celle-là

pour me ravir mon honneur, et cette autre, enfin, pour m'arracher ma raison. Ah! c'est le bien qu'ils auraient dû me prendre d'abord. Je ne souffrirais pas ce que je souffre, je ne verrais pas Léonie mourir. Léonie que mes pères et mes frères sont impuissamment à tirer d'un sommeil terrible, de ce sommeil dont elle ne sortira peut-être que pour mourir. Justice, monsieur, justice!...

LE LIEUTENANT CIVIL.

Monsieur, parlez-moi sans désemparer.

FERDINAND.

Comme à un prêtre, comme à Dieu lui-même.

LE LIEUTENANT CIVIL.

Votre femme avait-elle aussi des ennemis.

FERDINAND.

Des ennemis?

ATHÉNAÏS.

Des ennemis... Notre belle-sœur avait blessé, par son mariage, le juste orgueil de la famille d'Orby. Léonie avait, en tout d'elle, des parents jaloux de leur honneur, mais elle n'avait pas d'ennemis.

LE LIEUTENANT CIVIL.

Faites appeler le médecin, monsieur.

FERDINAND.

Oui, monsieur, Charles, Joseph... le médecin.

JOSEPH.

Il vient justement, monsieur, avec le malade. Il nous a donné l'ordre de la transporter dans le jardin, au grand air.

LE LIEUTENANT CIVIL.

Qu'il s'arrête ici, un moment. (Le domestique va au-devant du docteur.)

D'ORBY.

Vous ne supposez pas, monsieur, qu'on ait voulu attenter à sa vie?

LE LIEUTENANT CIVIL.

Je ne suppose pas, monsieur, j'attends. Veuillez vous retirer, messieurs. (Les parents sortent.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE MÉDECIN.

LE LIEUTENANT CIVIL.

Par ici, par ici. (On apporte Léonie.)

FERDINAND.

Eh bien, docteur?...

LE MÉDECIN.

Eh bien, monsieur, c'est un narcotique.

VOUS.

Un narcotique!...

LE MÉDECIN.

Et si je ne me suis pas trompé dans mes prescriptions, dans un instant la malade va se réveiller.

FERDINAND.

Oh! oui, oui, Dieu me la rendra.

LE MÉDECIN.

Voyez, son pouls semble se ranimer, les muscles se débattent.

FERDINAND.

Oui, elle respire, elle vit... (Léonie se réveille brutalement, se redresse sous son lit.) Le médecin avec ses collègues, Athénaïs et d'Orby se sont retirés; par suite ses regards s'arrêtent sur Ferdinand qui est à genoux devant elle, et sa vaine espérance la perd.)

LÉONIE, avec douleur.

Ah!...

FERDINAND.

Oui, moi, moi...

LÉONIE.

Ferdinand... que tu me fais de bien!... ne me quitte pas... Si tu savais combien j'ai souffert!

FERDINAND.

Pauvre Léonie!...

LÉONIE.

C'est là qu'est le mal... à la pitié, là où je place ta main...

LE MAGISTRAT.

Pourriez-vous nous dire, madame, ce qui a causé... votre souffrance?...

LÉONIE.

Un sommeil horrible, une léthargie qui n'a cessé d'abord que pour moi seule...

FERDINAND.

Pour toi?

LÉONIE.

Oui, je commençais à entendre les autres, et ils me croyaient toujours engourdi; ils se le répétaient; je sentais mon cœur battre, et le docteur disait qu'il était sans mouvement. Le sang

me brûlait les veines, et il disait qu'il était glacé. Je sentais des charbons ardents consumer ma poitrine. J'étais la douleur même et je ne pouvais pas dire: je souffre! J'entendais les prières et les sanglots, mais Ferdinand, et je ne pouvais pas le dire; priez, mais ne pleurez pas, j'en ai assez!...

FERDINAND.

Pauvre enfant! quel supplice!...

LÉONIE, se levant le front.

Mais d'où m'êtes-vous venu cet assoupissement... ce profond sommeil?... qui me dira ce qui s'est passé?...

LE MÉDECIN.

Ne vous fatiguez pas à chercher ainsi, madame.

FERDINAND.

Calmes-toi, plutôt!...

LÉONIE.

Non, je veux savoir... J'entrevois comme à travers un voile... à travers un brouillard... Attendez, les souvenirs me reviennent... J'étais... j'étais avec toi d'abord... oui... tu m'as quittée, et puis il est venu, lui! lui!... (Elle se lève et s'approche du lit de Ferdinand.) Ah!... je me souviens!...

FERDINAND.

Léonie!... ma femme, mon amie...

LÉONIE.

Non... ne m'appelle plus ainsi, ne me presse plus dans tes bras, ne me regarde pas avec amour... Tu ne dois plus m'appeler, Ferdinand!...

ATHÉNAÏS, bas.

Que dit-elle?

FERDINAND.

Mais tu es en délire.

LÉONIE.

En délire?... Ah! je la voudrais bien, va. Je voudrais être morte!

FERDINAND.

Voyons, calme-toi.

LÉONIE.

Ah! pourquoi m'as-tu quittée?...

FERDINAND.

Mais tu me déchires le cœur!...

LÉONIE.

Non, non, il ne faut pas que tu pleures, il ne faut pas que tu souffres, toi... Je ne le veux pas, Ferdinand, je ne le veux pas!

FERDINAND.

Au nom du ciel, explique-moi donc...

LÉONIE.

Eh bien, oui, tu sauras tout... Ferdinand, je... Non, d'abord embrasse-moi pour la dernière fois.

FERDINAND.

Pour la dernière fois!...

LÉONIE.

Ferdinand, je t'aime, entends-tu, je t'aime et je n'ai jamais aimé que toi... Ta jalousie était injuste... et quand tu m'as arrachée de cette maison maudite, de sa maison à lui, j'étais encore digne de toi!

FERDINAND.

Toujours... je le sais...

LÉONIE.

Mais, maintenant, tu ne peux plus m'aimer.

FERDINAND, hors de lui.

Tel!... toll!...

LÉONIE.

Ah! tu l'évoques de moi! Heureusement, je sens la mort qui vient, je la bris...

ATHÉNAÏS.

Maintenant, mon frère, vous permettez que nous nous retirions...

LE MAGISTRAT.

Restez, madame!

FERDINAND.

Léonie, c'est impossible, tu ne m'as pas trompé, trahi!

LÉONIE.

Non... Mais il n'avait pas honte de se priver pour toujours, mais il veillait encore, lui, cet homme!

ATHÉNAÏS, s'abaissant.

De Brévennes...

LÉONIE, avec force.

Ah! vous l'avez bien vu devenir, madame!

FERDINAND.

Adieu...

LÉONIE.

Eh bien! à peine étais-tu parti, qu'il est entré chez moi, par trahison, comme, il y a deux mois, il a osé me dire qu'il m'aimait!...

FERDINAND.

Oh! le misérable!

LÉONIE.
Et quand j'ai voulu appeler, la voix m'a manqué...
FERDINAND.
Oh ! l'infâme ! l'infâme !

LÉONIE.
Et quand j'ai voulu fuir, les forces m'ont trahie ; et quand j'ai vainement essayé de me tuer, il a fallu, en se jouant, glisser le couteau de mes doigts affaiblis ; et quand j'ai voulu le supplier, lui, j'ai senti sa main qui se posait sur moi... Alors, je suis tombée, n'ayant plus qu'une pensée : je suis perdue ! je suis perdue !

FERDINAND.
Oh ! le lâche !...
ATHÉNAIL.
Perdue ! elle est perdue !...

SCÈNE V.

Les Mêmes, FRANCINET, GONDOIS.

FRANCINET, à Athénail.
Oh ! ne vous désespérez pas tant, ma bonne dame ; ce n'est peut-être pas tout à fait comme ça que la chose a fini.
O'OREY.

Comment ?
FERDINAND.
Que voulez-vous dire ? Parlez...
GONDOIS.
Allons, va, mon garçon... ferme !

FRANCINET.
Oui, beau-père... Eh bien, j'étais allé chez monsieur de Brévanes ; il s'agissait de lui faire signer un acte... que vous connaissez, madame la comtesse...
ATHÉNAIL.

Moi ?
FRANCINET, bas.
Je suis discret, madame...
FERDINAND.
Ensuite...

FRANCINET.
Nous étions sortis, lui et moi, presque en même temps de son hôtel... Je l'ai vu se diriger par ici... je m'y suis dirigé par hasard... Je l'ai vu pénétrer dans cette maison ; je m'y suis glissé adroitement... Là, j'ai tout écouté, tout entendu ; et si vous n'avez pas dormi au moment où il avait éteint la main sur vous, madame, vous auriez vu deux hommes au lieu d'un...
LÉONIE.

Grand Dieu !
FERDINAND.
Se peut-il ?
FRANCINET.

Et si vous en doutez, je peux vous redire toutes vos paroles et les sennes, et ce marché de dix minutes après lesquelles il avait promis de partir...
LÉONIE.

C'est vrai !
FRANCINET.
Et comme il ne parlait pas, comme il manquait à sa parole, je l'ai chassé de chez vous...
FERDINAND.

Vous ? Oh ! merci, mon ami !
LÉONIE.
Mais, alors, je suis sauvée !... Ferdinand, je suis sauvée !...
FERDINAND.
Léonie !
FRANCINET.

Elle est sauvée, madame, et vous pouvez m'envoyer à la Bastille.
LE MAGISTRAT.

Que personne ne s'occupe... Je vais dresser acte de ces faits et recevoir les dépositions... Ce n'est plus seulement sur une demande en interdiction, c'est sur une tentative coupable que je dois prononcer. Qu'on aille avertir monsieur de Brévanes que je l'attends ici. (Sortie précipitée.)
FERDINAND, à part.

De Brévanes... pour lui, la justice serait trop lente et trop douce ; il me fait une autre vengeance... Francinet, quelle son arrivée ; dès qu'il paraîtra, prévien-moi... je veux être le premier à le recevoir...
FRANCINET.

Complex sur moi !... — (Changement.)

DERNIER TABLEAU.

Un parc.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANCINET, parlant au bout, FERDINAND et GONDOIS, sortant du parloir.

FERDINAND.
Eh bien ?
FRANCINET.
C'est lui. Là-bas... au bout de l'avenue.
FERDINAND.
Enfin !

GONDOIS.
Monsieur le vicomte, est-ce que ma présence vous est bien nécessaire ?
FERDINAND.

Vous serez mon témoin.
GONDOIS.
C'est bien de l'honneur ; mais moi, un notaire royal...
FRANCINET.
Le voici !

SCÈNE II.

LES MÊMES, DE BRÉVANES.

BRÉVANES.
Le lieutenant civil me fait appeler, sans doute pour l'interdiction...
FERDINAND.

Arrêtes !
BRÉVANES.
Le vicomte ! Qu'avez-vous à me dire ?
FERDINAND.

Que cette fois je vais vous tuer.
BRÉVANES.
Me tuer ! je ne crois pas...
FRANCINET.
Voici les pistolets, monsieur.

BRÉVANES.
Un duel ici... sans témoin...
FERDINAND.
Ces messieurs sont là ; ils nous en serviront.

FRANCINET.
Et si monsieur veut faire un bout de testament, nous sommes notaire, monsieur...
BRÉVANES.

Je n'accepte pas ce duel ; je ne me battra pas avec vous...
FERDINAND.

Vous ne vous battez pas ?... pourquoi donc ? Est-ce parce que vous vous trouvez trop vil, trop dégradé pour qu'un gentilhomme puisse risquer sa vie contre la vôtre ?
BRÉVANES.

Je ne me battra pas.
FERDINAND.

Même si je vous dis que vous vous êtes introduit chez moi comme un voleur, et que vous en avez été chassé ?
BRÉVANES.

Même si vous me dites cela, monsieur.
FERDINAND.

Même si je renouvelle l'estrage que je vous ai déjà fait... et que tu devrais brûler de venger, misérable !
BRÉVANES.

Ce n'est pas seulement la volonté que me manque... je n'ai pas le droit d'accepter un duel... de vous.
FERDINAND.

De moi !... tu n'as pas le droit de le battre avec moi...
BRÉVANES.

Tout le monde me blâmerait d'avoir jonné ma vie contre la vôtre, parce qu'aux yeux de notre famille et du monde... aux yeux même du magistrat qui m'appelle ici... vous êtes insensé... vous êtes fou !

Moi!.. Moi!..
 Vous êtes fou.
 Ah! oui, l'interdiction...

FERDINAND.

BÉVANNES.

FRANCINET, bas.

FERDINAND.

Je... suis fou!... Ah! l'excuse est bien trouvée!... Mais je te dis encore que tu t'es introduit basement dans ma maison pour y porter la honte; suis-je fou? Je te dis que, repoussé par la plus pure des femmes, couvert de ses dédains, de son mépris, tu lui as tendu le piège le plus honteux, un piège conçu de connivence avec un de mes valets, un marché entre lui et toi, un marché de laquais à laquais! Voyons, suis-je fou? dis!... Et après toutes ces bassesses, toutes ces hontes, vois que te trouvant en face d'un homme, tu refuses de le battre avec lui, parce que tu es lâche, parce que tu as peur! Allons, voyons, suis-je fou? Mais réponds donc, misérable!...

BÉVANNES.

Ferdinand d'Orby, je n'ai sublé ni cette blessure, ni tes outrages; j'ai voulu me venger une fois, et ma vengeance a échoué; mais elle n'échouera pas aujourd'hui!...

FERDINAND.

Tu te battras donc enfin?

BÉVANNES.

Un duel! je serais bien naïf de l'accepter... L'interdiction, voilà mon arme contre toi.

FERDINAND.

Ah! oui! je comprends bien! tu espères que la justice deviendra complice de ton infamie, qu'on m'arrachera de cette maison, qu'on me séparera de ma femme, et que Léonie sans défense deviendra la victime!...

BÉVANNES.

Eh bien, oui, peut-être!

FERDINAND.

Léonie! à toi! Léonie!

BÉVANNES.

Ce sera ma vengeance.

FERDINAND, saisissant un pistolet, et tirant sur Bévannes.

Eh bien, voilà la mienne! (Bévannes tombe.) Léonie! je t'ai vengée!

FRANCINET.

En pleine poitrine.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LÉONIE, ATHÉNAIS, D'ORBY, UN MAGISTRAT,
 parus et seuls du premier acte.

ATHÉNAIS.

Quel est ce bruit, qu'y a-t-il? un meurtre!

LE MAGISTRAT.

Qui a commis ce crime?

BÉVANNES, se précipitant.

Lui... le vicomte d'Orby... il m'a assassiné!...

TOUS.

Assassiné!

FRANCINET, avec force.

Il l'a tué, c'est vrai; mais la justice ne peut l'atteindre, vous savez bien que le malheureux est fou!

TOUS.

Fou!

FRANCINET.

Eh! oui, vous l'avez tous écrit, tous signé!

GONDOIS.

Je comprends.

BÉVANNES.

Non! non! c'est...

FRANCINET.

C'est signé par vous-même, monsieur.

BÉVANNES sort en disant :

Oh!

LE MAGISTRAT.

En effet, c'est signé!

GONDOIS, bas.

Docteur, vous le guérez assez vite pour qu'on ne le dépouille pas de sa fortune.

LE MÉDECIN, bas.

J'en réponds.

LÉONIE.

Ferdinand! eh! quoi! sa raison?

FERDINAND.

Tais-toi! il me sauve, Léonie! et ma raison je l'ai tout entière pour l'adorer!

76472

FIN.

N.º d'invent. 1320



MADAME EST DE RETOUR

COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE,

PAR

MM. J. DUFLLOT ET NÉRÉE DESARBRES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, LE 13 NOVEMBRE 1853.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE COMTE DE SURGY, 30 ans. MM. LAGRANGE.
DE MARSAY, 50 ans. CHAUMONT.
ATHENAI, chanteuse de l'Opéra. M^{lle} HANNEGRESSE.

ARSÈNE, pianiste. M^{lle} MACÉ.
AURÉLIE, professeur de langues. CLORINE.
JOHN, domestique de Surgy. M. BACHELET.

Le théâtre représente un élégant salon donnant sur les Champs-Élysées. — Trois portes à deux battants au fond. — Portes latérales avec portières. — Planch à droite. — À gauche, guéridon.

SCÈNE 1^{re}.

JOHN, DE SURGY, en robe de chambre,
JOHN, apportant sur un plateau d'argent des lettres
et des journaux.
Les lettres et les journaux de M. le comte.
DE SURGY.
Bion ! (Il prend les lettres.) On vous nomme John ?
JOHN.
Oui, monsieur le comte.
DE SURGY.
C'est vous qui depuis hier êtes à mon service par la recommandation de monsieur le baron Douglas ?
JOHN.
Oui, monsieur le comte.
DE SURGY.
Le baron m'a fait de vous le plus grand éloge ; vous êtes sourd, n'est-il dit ?

JOHN.
Je n'entends que ce qu'on me dit d'écouter.
DE SURGY.
Vous êtes muet ?
JOHN.
Je ne répète que ce qu'on me recommande de dire.
DE SURGY.
Aveugle ?
JOHN.
Je ne vois que lorsqu'on me dit : Regarde.
DE SURGY.
Je vais vous mettre à l'épreuve. Retenez bien ceci : à toute dame qui se présenterait chez moi aujourd'hui, vous répondrez invariablement et sans rien ajouter, ces paroles : « Madame est de retour de la campagne. » Vous pourriez les dire tout bas si vous voulez, et avec mystère ; elles feront d'un effet plus sûr. Vous comprenez ?
JOHN.
Parfaitement, monsieur le comte.
DE SURGY.
Maintenant, faites atteler le bréka, dans une demi-heure je sors... D'ici là, si monsieur de Marsay, un de mes amis, se présente, j'y suis pour lui. Allez.
(John sort.)

SCÈNE II.

DE SURGY, seul, tenant une lettre du bout des doigts.

Papier chausson... elle est d'Arène. (Il lit.) « Mon cher comte, je suis aujourd'hui triste et morose ; cela tient sans doute à ce que depuis deux jours votre esprit n'a point égayé ma solitude. Aussi je vous prie de m'envoyer d'aller ce soir chercher les braves du public, j'irai sans façon emprunter à votre pleine quelques inspirations. Votre affectionnée. ANKNE. » A l'encre ! (Il sent la deuxième lettre.) Essence de heu... c'est d'Athénais. (Il lit.) « Décidément, monsieur le comte, vous devez être fatigué ; hier, à l'Opéra, votre loge était déserte, et pourtant je chantais. Quoiqu'on dise dans nos coulisses que l'égrotitude est l'indépendance du cœur, je n'ose croire que vous vous affranchissiez à ce point des simples convenances. » Aujourd'hui, après la répétition, c'est moi qui veux aller au devant de votre visite. ATHÉNAI. « Mes beaux rêves d'hier, vous êtes importuns aujourd'hui ; j'en suis désolé, mais John a le mot d'ordre. »

SCÈNE III.

DE SURGY, DE MARSAY, JOHN.

JOHN, annonçant.

Monsieur de Marsay !

DE SURGY.

Eh ! bonjour, très-cher ; j'étais le pressentiment de ta visite, car, il n'y a qu'un instant, je défendais ma porte, à une exception près. Sois donc le bienvenu ! Comment se porte madame de Marsay ?

DE MARSAY.

Plus bas, mon cher, je t'en prie.

DE SURGY.

Nous sommes seuls ici.

DE MARSAY.

Je redoute les tapisseries chez toi. Il me semble toujours que quelques oreilles étoilées d'émeraudes doivent être au guet.

DE SURGY.

Ou serait le danger ?

DE MARSAY.

Tu le demandes ? Tout mon échafaudage s'écroulerait si l'oeil savait tout, je perdrais tout mon prestige.

DE SURGY.

Explique-toi.

DE MARSAY.

C'est bien simple : je ne fais passer pour garçon, et en cela je suis merveilleusement servi par les circonstances... Ma femme a un goût prononcé pour la solitude, elle aime la vie sédentaire, le doux chez-soi ; je lui fais un intérieur charmant et y entretiens son goût pour le calme du foyer. Or, personne ne la voit, et personne ne soupçonne que je suis marié... Je parle de certaines de nos connaissances... et je ne crois pas utile de les déromper et d'écrire sur mon chapeau : « Ceci vous représente un homme marié. »

DE SURGY.

Jolie conduite !

DE MARSAY.

Devrais-je m'inscrire, monsieur de La Rochefoucauld ?

DE SURGY.

Ta femme est charmante...

DE MARSAY.

Mais je l'aime beaucoup ! Les autres affections ne comptent que comme appât à mon bonheur.

DE SURGY.

Elle est en soi fort belle, douce, spirituelle...

DE MARSAY.

Ah ! vous voilà bien, vous autres garçons, je vous reconnais. Nos femmes sont toujours parfaites aux yeux de nos amis, et, en effet, elles paraissent telles ; ils ne les voient qu'avec leurs toilettes, leurs grâces et leur esprit des dimanches... pour eux on habille tout. Comme il est heureux, disent-ils, de posséder un pareil trésor... Eh bien, moi cher, pour le mari, quand il a son âge, s'il veut causer, le trésor a la migraine ; s'il veut admirer les belles épaules qui faisaient les délices du bal, le trésor les a cachées sous la dentelle ; s'il veut porter musique ou philosophie, c'est Palmire et madame Burnes qui sont ses professeurs ; étoile brillante jetant un vivifiant pour nos amis,

et qui, pour nous, reste voilée derrière un suage, heureux quand il n'apporte pas la pluie.

DE SURGY.

Mais ce n'est pas le portrait de ta femme ?

DE MARSAY.

Pas précisément, mais ça y ressemble beaucoup. C'est le portrait de toutes les femmes légitimes. Tiens, vois-tu, il n'y a de poésie que dans le châtai ; le mariage... c'est de la prose ! de la simple prose !

DE SURGY.

Mais ne me conseillais-tu pas de me marier, il y a quelques jours ?

DE MARSAY.

Pas moi... c'est me femme qui prétend avoir trouvé le compagnon doux et modeste qu'il le faut... elle te croit assez sûr pour être époux... pour moi, je ne vois ni bonheur que la ou il n'y a point de chaînes. Les caprices sont des fleurs dont on para se débarrasser un soir, et dont le souvenir s'évanouit avec le parfum... Après cela, on n'en aime sa femme que plus sincèrement, d'un amour calme, mais plein d'extase.

DE SURGY.

Tu considères cela comme une affaire de compensation ?

DE MARSAY.

Et l'avantage reste toujours à ma femme.

DE SURGY.

Monsieur le libertin, vous comparez beaucoup trop... vous êtes un mauvais sujet ! (A part.) Il se vante !

DE MARSAY.

Non, je t'assure ; mais il m'arrive quelquefois de prendre mon rôle au sérieux et ça me rejette ; c'est alors que je t'envie, toi, heureux et vrai garçon !

DE SURGY.

Eh bien ! ce rôle-là a souvent des désagréments.

DE MARSAY.

Je n'en crois rien.

DE SURGY.

Tu peux m'en croire pourtant ; car, moi, heureux et vrai garçon, comme tu dis, j'ai été obligé d'employer un moyen contraire.

DE MARSAY.

Celui de mari ?

DE SURGY.

Précisément.

DE MARSAY.

Te veux-rire ?

DE SURGY.

Non, et ce parti violent que j'ai pris, m'a été suggéré par des scènes d'intérieur qui m'avaient pas tout le charme désirable, car dans ce monde de la fantasia, on rencontre parfois des femmes qui vous aiment ; on ne sait pas pourquoi, on n'a rien fait pour cela.

DE MARSAY.

C'est peu d'être raison.

DE SURGY.

Elles font si bien qu'elles vous imposent leur amour, et qu'insensiblement elles vous considèrent comme une propriété ; on contencie de vous prendre un peu de votre fortune et beaucoup de votre temps, elles vous prennent votre nom.

DE MARSAY.

Oh ! je ne permettrais pas...

DE SURGY.

Que faire en présence d'une pareille usurpation ? quels reproches adresser à une femme qui vous dit : Je t'aime ! - Laisser faire, laisser passer, » comme dit la farouche devise... Mais qu'arrive-t-il un beau soir il y a double emploi... deux madames de Surgi se rencontrent sur le même terrain...

DE MARSAY.

La coexistence s'empare de tout.

DE SURGY.

Il y a des porcelaines de Chine sous la main d'Octavie, du Soix à la portée d'Artemise ; le dialogue grand alors des propositions farouches ; on oeil que les ames sont fragiles, et c'est moi qui pose les pots cassés. Aussi depuis certain petit drame de l'an dernier et pour que cet adorable être ne soit

plus tenté de m'épouser, j'ai eu l'idée d'avoir une femme Nigritine...

Ah ! bah !

DE MARSAY.

DE SERGY.

Oui, il est convenu que j'ai épousé une riche héritière qui habite son château en Normandie.

DE MARSAY.

C'est original !

DE SERGY.

Ai-je besoin de respirer un peu, de recueillir une liberté qu'on m'a volée ? c'est John qui a le mot d'ordre : *Madame est de retour de la campagne.*

Ain de Montaubry.

Ces jolis oiseaux de passage
Qui peussent mon loit pour un nid,
Trop longtemps par un durs usage
Clairément de mon joyeux réduit.
Aussitôt la phrase d'usage
Lest dit qu'on s'est assez aimé,
Et mes oiseaux au beau passage
Abandonnent l'oiseau piém.

Mais c'est du Machiavel ! c'est tout un système !

DE SERGY.

D'un effet certain... Tiens, voici deux lettres qui m'annoncent deux visites pour aujourd'hui ; eh bien, grâce à une femme... qui est de retour ; j'éloigne les visiteurs.

DE MARSAY.

Les deux ?

DE SERGY.

Oui, j'ai fait, il y a quelques jours, la rencontre d'une jeune personne bien élevée, timide, que j'attendais avec impatience !

DE MARSAY, riant.

Cette jeune personne bien élevée, timide, consent à venir ici ?

DE SERGY.

Sans doute !... elle me croit marié et la confiance que lui inspire ma position l'a décidée à cette démarche... puis j'ai eu le bon de lui dire que ma femme l'accueillirait avec plaisir et deviendrait...

DE MARSAY.

Et deviendrait ?

DE SERGY.

Mais tu es trop curieux, je ne veux pas t'en dire plus long ; qu'il te suffise de savoir que pour cette innocente colombe, j'ai eu d'une prodece dont elle ne saura gré ; je lui ai donné la clef du jardin. (Il désigne une porte à droite.) Elle échappe à ainsi aux regards de mes gens.

DE MARSAY.

C'est une Lucrèce ?

DE SERGY.

Ne railles pas.

JOHN, entrant.

La brisque de monsieur le comte est attelée. (Il tient un bâtonnet sur son bras.)

DE SERGY.

Veux-tu que je te jette quelque part ? (Il passe son bâtonnet.)

DE MARSAY.

Merci, je ne quitte pas ce quartier avant cinq heures ; la dame de mes soupes, une cruelle, ma parole d'honneur, a l'habitude de passer dans l'appartement aux Champs-Élysées et je tiens à me trouver sur son chemin... Celle-là ne recule pas à toutes les autres ; c'est ce qu'il y a de plus pur, une véritable vertu !

DE SERGY.

Ah ! tu deviens amoureux...

DE MARSAY.

Amour d'arrière saison, mioo cher ; c'est vivace en diable.

DE SERGY.

Allons, bonne chance !

DE MARSAY.

On espère, mon cher, on espère. (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

JOHN, seul.

Il faut être sourd et aveugle... c'est convenu... et de plus,

muet, à l'exception de ces mots : « *Madame est de retour de la campagne.* » Pas une syllabe de plus... (On entend du bruit au dehors.) — Ah ! je crois que je vais cultiver les fonctions.

SCÈNE V.

JOHN, ARSÈNE.

ARSÈNE.

Monsieur le comte de Sergy ?...

JOHN, majestueusement.

Madame est de retour de la campagne.

ARSÈNE.

Quel fâcheux contre-temps !... Elle est sortie, sans doute ?

JOHN.

Madame est de retour...

ARSÈNE.

C'est bien, j'ai entendu, j'ai compris... je ne prends que le temps d'écrire un mot que vous m'avez écrit. (À part.) Comme c'est contraignant !... (Elle se lève et va à une table et écrit.) — John, entre à la porte d'entrée. « J'usque l'ubaché » est à Paris, je resterais tout le jour chez moi si vous m'attendez. « J'aurais bien envie de vous laisser longtemps en présence ; » pour vous faire apprécier tout le charme de vos proches ; « mais l'humanité est une vertu que je tiens à cultiver pour « vous seul. Faites que la journée ne soit pas longue. » (Elle pleure la lettre, se lève et a regardé le piano ouvert.) Tiens ! le piano est ouvert... si je jouais quelques morceaux... il saurait du moins que je suis venue... (Elle joue les premiers morceaux d'un morceau d'Osborne.) Mais j'y songe en m'amusant de ma présence ici ; je puis aussi aller de la femme.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ATHÉNAIS.

JOHN, à part.

Encore une visite !

ATHÉNAIS, à John.

Monsieur le comte est chez lui ?

JOHN, bas.

Madame est de retour de la campagne.

ATHÉNAIS, à part.

Que je suis contrariée !... C'est elle qui m'aurait dit ça place ?

ARSÈNE, à part, se lavant.

La voici !... elle m'a vu.

ATHÉNAIS, à part.

Que faire ? Je ne puis me retenir ; cela pourrait éveiller les soupçons.

ARSÈNE, à part.

Il faudrait justifier de ma présence ici.

JOHN, au fond.

Ma congénie est remplie, je me salue de peur de faire quelques sottises. (Il sort.)

ARSÈNE, à part.

Elle va me trouver bien sotte si je dors sans rien dire...

ATHÉNAIS, de même.

Je ne voudrais pas lui laisser une mauvaise opinion de mes esprits...

ARSÈNE, faisant la révérence.

Madame... (À part.) J'ai une idée !... Je vais quêter pour les polonais.

ATHÉNAIS, même jeu.

Madame... (À part.) Je vais quêter pour l'émancipation des noirs.

ARSÈNE.

Dans les temps malheureux où nous sommes, il faut que les riches tendent la main aux pauvres, et pour venir en aide à une intéressante maison, j'ai consenti à me la donner de charité.

ATHÉNAIS, à part, cherchant sa bourse.

Si elle tire ainsi à vue sur tous ses visiteurs, elle fera bien de rester longtemps à la campagne. (Haut.) Trop bruyante, madame, de pouvoir offrir mon obole au malheur. (Elle lui donne sa bourse.)

ARSÈNE.

De l'or !... (À part.) Je le rendrai à son époux.

ATHÉNAIS.

Cinq louis seulement. — Si les infatigables choisissent ton-

jours de pareilles interprètes ils trouveraient tous les couples coupables... Je suis moi-même chargée de recueillir des deus pour le rachat des esclaves... et j'espère...

ARSENÉ.

Mais vous avez raison, madame, je ne veux pas être moins généreuse que vous. (A part.) Elle a lu l'Œdipe Tom.

ATHÉNAI.

Vraiment, j'ai l'air de prendre une revanche.

ARSENÉ.

Voici un billet de cent francs.

ATHÉNAI.

Donc on fera un noble usage. (A part.) C'est le prix d'une loge à mon bénéfice.

ARSENÉ, à part.

La difficulté est de s'en aller.

ATHÉNAI, de même.

Ma visite est faite... comment sortir ?

ARSENÉ.

Madame est allée à Bado cette année ?

ATHÉNAI.

Non, madame, à Spa... les deux étaient très-maîtrisées... des fragments d'agents de change, des prêtres financiers; quelques diplomates et beaucoup d'artistes et de gens d'esprit.

ARSENÉ.

Mais l'esprit ne gâto rien.

ATHÉNAI.

L'esprit ne sert qu'à se faire des ennemis.

ARSENÉ.

A ce compte madame doit en avoir beaucoup... (A part.) Je la flatte !

ATHÉNAI, à part.

Je vais te payer dans ta monnaie. (Haut.) Mais la beauté et le talent n'en sont pas moins, et il suffit de voir madame et de l'entendre conclure sur ce piano pour être certain qu'elle fait bien des convulsions.

ARSENÉ.

Oh ! je touche du piano comme tout le monde. (A part.) Un premier prix seulement !

ATHÉNAI.

Cela charme la solitude, et pour une femme qui vit loin du bruit...

ARSENÉ, à part.

Est-ce qu'elle me prend pour une provinciale ?

ATHÉNAI.

Vous jouiez. Je crois, quand je suis entrée, une valse d'Os borne ? (A part.) Je vais lui faire gratter son piano. (Haut.) Vous plairait-il de le redire ?

ARSENÉ.

Volontiers, madame. (A part.) Il paraît que c'est un usage du grand monde... résignons-nous ! (Elle se met au piano.)

ATHÉNAI, à part.

Comme elle a accepté avec empressement... Au fait, cela lui tient bien de conviction... (Arsené joue les premières mesures.) C'est la Pile de Perles je crois ?

ARSENÉ.

Oui, madame, un morceau délicieux. (A part.) La campagne est toute surprise.

ATHÉNAI, s'asseyant, à part.

Je comprends que son mari la laisse dans son château avec son clavecin. Brava ! brava ! quel talent !

ARSENÉ, remuant ses yeux.

Madame est trop indulgente; mais à ce que je vois, madame est convaincue ?

ATHÉNAI.

Je chante un peu... comme tout le monde.

ARSENÉ, à part.

La plaintive romanesque ; ça doit bien l'amuser.

ATHÉNAI, à part.

Elle s'a donc jamais mis le pied à l'Opéra !

ARSENÉ.

Monsieur votre mari est aussi muet ?

ATHÉNAI.

Mon mari ?... il sait juste assez de musique pour tourner le

feuille. (A part.) Tout le monde est donc marié dans le grand monde... et j'ai donc l'air bien épousé ?

ARSENÉ, à part.

Attends ! je vais me rembourser de ma Pile de Perles ! (Haut.) Maintenant que j'ai donné à madame un régalon de mon faible talent, voudra-t-elle à son tour me chanter quelque chose ?

ATHÉNAI.

Vous avez mis tant de bonne grâce que je ne saurais vous refuser. (Elle va au piano.)

ARSENÉ.

Que vous êtes bonne ! (A part.) Les grandes dames ont une singulière manière de s'amuser ; j'ai cru qu'elle savait enluminer ; mais non, elle vient à me montrer sa voix de campagne. (Elle va s'asseoir.)

ATHÉNAI.

C'est un boléro nouveau qu'en répète en ce moment... dans tous les salons...

BOLERO.

Ais de Montaubry.

Danser, danser, ô jeunes filles,
De tournois sagesseilles
Sous l'azur de votre ciel bien ;
Danser, danser vos lanceselles,
Vos petits pieds avec leurs ailes.
Pressent une terre de feu.
Au bas de la treille dorée
Qui cache vos amours en fleurs,
Si de votre bouche adorée
Un mot sort qui trouble les cœurs.
Écoutez l'archet qui pille,
Les sons du joyeux tambourin,
Retourner au joyeux quadrille,
Vous n'y penserez plus demain.
Dancez vite, car l'heure passe
Avec l'amour, et tout s'efface ;
Espoir, bravi, jeunesse et grâce,
L'amour n'a pas de lendemain.
Dancez, danser, etc.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DE SURGY.

DE SURGY, sur le seuil de la porte.

Que vois-je ?... quel embarras !

ARSENÉ, l'apercevant et allant droit à lui, bas.

J'ai avoué les apparences... je passe au moins pour une duchesse aux yeux de votre femme. (Elle redescend.)

DE SURGY, applaudissant Athénai qui chante.

Bravo ! bravo ! ma chère !

ATHÉNAI, bas à Surgy.

Vous n'avez rien à redouter, je suis pour votre femme, ma adopte de madame Becher Stowe... j'ai quitté pour les niais.

ARSENÉ.

Madame a une voix tout-à-fait sympathique.

ATHÉNAI.

Trop aimable, madame. (Bas à de Surgy.) Je voudrais bien faire une rumeur honnorable.

ARSENÉ, à Surgy, bas.

Allez-moi donc à prendre congé d'elle d'une façon adroite.

DE SURGY.

Oui.

ATHÉNAI, même jeu.

Présentez-moi et donnez-moi un beau nom.

DE SURGY.

Oui.

ARSENÉ, même jeu à Surgy.

Présentez-moi donc !... je vais avoir l'air très-gauche, faites-moi confiance.

DE SURGY, à part.

Gare la scène des postiches !... laquelle choisir ? (On frappe à la porte de droite.) Allons, voilà une complication.

ARSENE, bas.
 Quel est le mystère qui frappe ?
 ATHÉNAIS, bas.
 Il y a un secret derrière cette porte.
 DE SURGY.
 C'est... c'est... que dire ?... c'est. (Bas à Arsène.) C'est ma femme... qui est revenue de la campagne.
 ARSENE.
 Comment !... et celle-ci ?
 DE SURGY.
 Celle-ci ?... c'est... sa cousine... à la mode de Bretagne... Silence !... (On frappe de nouveau.) Et fuyez !
 ATHÉNAIS.
 Eh bien ! monsieur, on attend là-bas...
 DE SURGY.
 Ne dites rien, c'est ma femme.
 ATHÉNAIS.
 Ah hsh ! (Désignant Arsène.) Et celle-ci ?
 DE SURGY.
 Sa sœur de lait... ehut ! et partez vite !... (A toutes deux.) Mais vous pardonnez, belles dames, je suis attendu... A bientôt. (Il entre à droite.)

SCÈNE VIII.

ARSENE, ATHÉNAIS.

(Elles se dirigent toutes deux vers la porte.)

ATHÉNAIS.
 Après vous, madame. (Elle fait la révérence.)
 ARSENE.
 Je n'en ferai rien, madame. (Même jeu.)
 ATHÉNAIS.
 Je vous en prie. (Même jeu.)
 ARSENE.
 Et moi, je vous en supplie. (Même jeu.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DE MARSAY.

DE MARSAY, sur le seuil de la porte. — A lui-même.

Je viens de la perdre en tournant de la rue Marbeuf... Vous sortez quand j'arrive, mesdames ? rentrez donc je vous en conjure. (A part.) Ça sont les deux exilées d'aujourd'hui.

ATHÉNAIS.
 Monsieur le comte est avec sa femme ; (Désignant la porte à droite.) et nous ne voulions pas troubler son tête à tête. (A part.) Quel est cet homme noir ?

DE MARSAY.
 Oui, vous avez raison, il est là, se promenant dans son jardin avec toutes les illusions d'un amour légitime ; tout entier au bonheur d'un hymen assorti.

ARSENE, à part.
 C'est son beau-père.

ATHÉNAIS, à part.
 C'est son tuteur. (Haut.) Est-ce que vous croyez qu'il l'aime ?

DE MARSAY.
 S'il l'aime ? grand Dieu ! (Se repentant.) Il ne peut pas la souffrir. (A part.) Je lui donne du miel.

ATHÉNAIS.
 Ah !

ARSENE, à de Marsay, bas.
 Il s'en est fait un mariage d'amour ?

DE MARSAY.
 Vous le demandez ?... (Se repentant.) C'est la dot seule qui la séduit. C'est un si noble cœur !

ARSENE.
 Vous êtes son beau-père, sans doute ?

DE MARSAY.
 Le beau-père de qui ?

ARSENE.
 De monsieur le comte de Surgy ?

DE MARSAY.
 Je ne suis le beau-père de personne... je suis garçon... je suis libre... libre comme l'oiseau...

ATHÉNAIS.
 Je ne l'aurais pas cru ; tout à l'heure, monsieur semblait faire l'éloge du mariage.

DE MARSAY.
 Pour les autres, oui !... le mariage... oh ! ne m'en parlez pas !

ATHÉNAIS.
 Plus bas, monsieur, madame est la sœur de lait de la comtesse. (Mouvement d'Arsène.)

ARSENE.
 Vous faites de la peine à cette chère dame ; elle est cousine de madame de Surgy, à la mode de Bretagne. (Mouvement d'Athénaïs.)

DE MARSAY, surpris, à part.
 Qu'est-ce que c'est que cet imbroglio ? voilà toute une famille qui s'improvise ! (Haut.) Mille pardons, mesdames, je me rétracte ; je n'avais pas l'honneur de connaître les parentés de la femme de mon ami. (A part.) Ah ça ! est-ce qu'on se moque de moi ?

ATHÉNAIS.
 Ah ! il me faisait passer pour une cousine !

ARSENE.
 Athénaïs, piquée.

Quelle est cette femme ?

ARSENE, furieuse.
 Ah ! je suis jouée... à la mode de Bretagne

DE MARSAY.
 Diable ! les cartes se brouillent... son rôle de mari va lui être nuisible... Mesdames, voulez-vous me permettre de vous reconduire !... Vous ne voudriez pas troubler l'apais d'un jeune ménage.

ATHÉNAIS, à part.
 Serait-ce une rivale ? une musicienne... j'en aurai la curiosité. (De Marsay lui offre le bras.) Laissez-moi !

ARSENE, à de Marsay qui lui offre le bras.
 Vous m'ennuyez ! (A part.) Me préférai-je une chanteuse ?... Oh ! ce serait bien méquin. (Elles sortent, de Marsay les suit.)

DE MARSAY, criant.
 Permettez-moi, du moins, de vous mettre dans le bon chemin.

ENSEMBLE.
 AIR : Des Maîtresses d'été.
 Non, je ne veux pas être plus longtemps
 Dans de cette rue,
 Et s'il m'abuse,
 Il apprendra comment
 On respecte son serment !

DE MARSAY.
 Non, vous ne pouvez être plus longtemps
 Dans de cette rue,
 S'il vous abuse,
 Il apprendra comment
 On respecte son serment. (Sortie.)

SCÈNE X.

DE SURGY, précédant AURÉLIE.

De Surgy regarde et ferme la porte avec soin.

DE SURGY.
 Plus personne !... venez ma toute belle.

AURÉLIE.
 Pourquoi donc, monsieur le comte, tant de circonspection pour me recevoir ? (Lui remettant une clef.) Pourquoi cette clef dont je ne comprends pas le mystère ?...

DE SURGY.
 Pour vous prouver tout le cas que je fais de vous... Toutes nos actions sont si mal interprétées par les gens qui nous entourent.

AURÉLIE.
 Quoi de plus simple pourtant, qu'un professeur d'Italie vienne chez une élève ?...

DE SURGY.
 En effet... mais... (Hésitant.) Tenez, ma belle enfant, je ne

saurais mentir plus longtemps devant vous... ma femme... est à la campagne...

ACÉLIE.

Quoi ! c'était un piège !... permettez-moi de me retirer.

DE SURCY.

Non, sans m'avoir pardonné cette innocente ruse.

ACÉLIE.

Il faut, monsieur, que vous ayez bien mauvaise opinion de moi pour user de ces détours qui sont si peu dignes d'un galant homme.

DE SURCY.

Je conviens de tous mes torts, mais croyez bien que j'ai pour vous la plus parfaite estime ; mon mensonge même n'en est-il pas une preuve... j'étais convaincu que vous ne m'accorderiez pas cette entrevue et je la vois à tout prix.

ACÉLIE.

Vous dites ces choses-là si souvent et vous trouvez tant de crédules !

DE SURCY.

Oh ! non, je ne les dis pas avec cet accent de vérité qui passe de mon cœur sur mes lèvres. *(De Marsay paraît au fond.)*

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DE MARSAY,

DE SURCY.

Voyez-vous, je suis las de ces amours faciles et mensongères, je sens le besoin de trouver une affection sincère et de vivre dans une atmosphère pure.

DE MARSAY, toujours au fond.

Dans le pays du tendre.

ACÉLIE.

Eh bien ! vous n'avez pas besoin de sortir de chez vous ; la femme que vous avez choisie pour épouse doit être un modèle de vertus et de grâces.

DE MARSAY, à part.

Je connais cette vois-là !

DE SURCY.

Ne parlons pas de ma femme, je vous en prie.

DE MARSAY, à part.

Gardons-nous bien d'en parler.

ACÉLIE.

Si je consentais un instant à vous entendre ; je serais coupable... et puis, vous l'avoueriez-je, je ne vous crois pas.

DE MARSAY.

C'est une phrase de ma connaissance !

ACÉLIE.

Nous autres femmes, nous sentons si bien qu'on nous aime ; nous avons dans le cœur un sentiment instinctif qui ne nous trompe pas.

DE SURCY.

Alors ce sentiment, s'il est infaillible, doit vous dire que je suis sincère.

DE MARSAY, même jeu.

O Scandéry !

DE SURCY.

Laissez-moi donc vous jurer la main dans la main que je ne veux plus aimer que vous !

ACÉLIE, retirant sa main dignement.

Monsieur le comte...

DE MARSAY.

Révolte de la vertu !

DE SURCY.

AIR : *Mon cœur brûle de mille flammes.*

Ah ! par pitié laissez-moi pénétrer

Un seul baiser sur votre main.

Un seul !... est-ce donc trop prétendre

Et le demandais-je en vain ?

(Aurélius se lève et veut s'éloigner.)

Non, pardonnez à mon audace

La main que l'amant aujourd'hui

Ne peut obtenir, oh ! de grâce.

Donnez-la sans crainte à l'amant.

ACÉLIE.

A l'amant seulement. *(Elle lui donne sa main à baiser.)*

DE MARSAY.

Dieu ! il fait du chemin !... Le programme n'allait pas jusque-là pour moi... Entrons ! *(Il fait du bruit. — Parant à la cantonnade.)* Surgy est chez lui !... C'est bien... *(Surgy et Aurélius se lèvent précipitamment ; Aurélius baisse son voile et cherche à fuir.)*

ACÉLIE.

Ciel ! cette voix... Je ne veux pas être vue !

DE SURCY, désignant la porte du jardin.

Passez-lui *(Aurélius sort par la porte du jardin.)*

DE MARSAY.

Bonjour, cher !

DE SURCY.

Tu arrives bien mal à propos.

DE MARSAY.

Au contraire... j'arrive à temps.

DE SURCY.

Que le diable t'emporte, va ! tu l'as fait fuir.

DE MARSAY.

Comment ! elle a pris la clé des champs ?

DE SURCY.

C'est la plus ravissante créature !

DE MARSAY.

C'est ce que j'allais te dire.

DE SURCY.

N'est-ce pas ?... Il seifit de l'apercevoir pour en devenir fon. Aussi, m'assurant le célibataire, vous ne la verrez pas, je cours rejoindre cette adorable enfant. *(Il sort par la porte du jardin.)*

SCÈNE XII.

DE MARSAY, seul, criant.

Ravissante, adorable ! je la sais bien. *(Plus bas.)* Voilà huit jours que je suis occupé à me persuader cela... Ah ! Je comprends Surgy... Il fait du mystère au parti triple... et moi qui épiais le passage de la tourterelle dans les Champs-Élysées... mais je ne veux pas la laisser plus longtemps dans ce labyrinthe... D'abord, j'ai la priorité... mon amour est antérieur, et je vais réclamer mes droits.

SCÈNE XIII.

ATHÉNAIS, DE MARSAY, JOHN.

JOHN, à la porte.

Mais madame est de retour de la campagne...

ATHÉNAIS, furieuse.

C'est convenu... vous me l'avez déjà dit... Ah ! c'est trop fort !... M'avoir fait deux révérences pendant un quart d'heure devant une rivale, non instrumentiste !

DE MARSAY.

A quel motif dois-je le bonheur de vous revoir ?

ATHÉNAIS

Ah ! vous voilà, monsieur, vous voyez une femme indignée !

DE MARSAY.

Et de quoi ?

ATHÉNAIS

Des procédés de M. le comte... mais je ne serai pas jouée ainsi, et je veux le voir. Comprenez-vous, monsieur une pareille perfidie... m'offrir ses hommages en m'affirmant que je suis seule adorée, et nous voici deux.

DE MARSAY

Oh ! oh ! de la jalousie !...

ATHÉNAIS.

Moi, jalouse ! si donc ! seulement je ne veux pas être mystifiée, et j'ai tout lieu de croire que cette barbouilleuse de notes que j'ai rencontrée ici... Enfin j'ai besoin de voir la comte et de lui dire son fait.

DE MARSAY, avec fatuité.

Ne dites rien... Vengez-vous !... et si un homme jure encore... et garçon...

ATHÉNAIS.

Ah ! oui, vous allez parler pour vous... An fait, vous pouvez me servir dans cette circonstance.

DE MARSAT.
Que puis-je faire ?

ATHÉNAIS.
Aller me chercher le comte.

DE MARSAT.
Mais...

ATHÉNAIS.
Vous êtes son beau-père ?...

DE MARSAT.
Mais non ! je suis garçon.

ATHÉNAIS.
Son tuteur, ses maîtres, enfin n'importe quoi !... vous pouvez lui parler.

DE MARSAT.
Il n'est pas visible.

ATHÉNAIS.
Eh bien ! j'attendrai ?

DE MARSAT.
Sa femme est de retour !...

ATHÉNAIS.
Ne craignez rien, si sa femme vient... Je serai grande dame. Je l'ai déjà été... Je quitterai...

DE MARSAT, à part.
Au fait, j'aime mieux qu'elle dénoue cette intrigue que moi. Je la laisse à toutes les inspirations de sa jalousie. (Haut.) Belle dame, les époux sont là. (Il désigne la porte de droite.) Prenez garde ! et souvenez-vous que je suis garçon !... garçon !... (Il sort.)

SCÈNE XIV.

ATHÉNAIS seule.

Aller vers lui... Ce serait me perdre et le compromettre... mais viendra-t-il ici ?... Ah ! il me fait une revanche !...

ROMANCE.

AIR de Montebello.

Il ne vient pas et je succombe,
Qu'est devenu son doux serment ?
C'est, hélas ! le feu qui tombe
Et qu'emporte un souffle de vent.
Hélas ! de cet amour suprême
Il ne reste qu'espoirs déçus ;
Attendre, c'est dire qu'on aime,
J'attends et je ne l'aime plus.

(Elle écoute si quelqu'un vient.)

SONN. en dehors.

Madame est de retour...

SCÈNE XV.

ARTHÉNAIS, ARSÈNE.

ARSÈNE, à Jean.

Vous me l'avez déjà dit.

ATHÉNAIS, la voyant entrer.

Ah ! elle y tient !

ARSÈNE, apercevant Athénaïs.

L'ennemi est ici, dans la place !

ATHÉNAIS, à part.

Ou dit pourtant que la bigamie est un cas pendable.

ARSÈNE, à part.

Les hommes ont bien mauvais goût de s'embrasser des femmes blondes, je ne peux pas les voir en peignure.

ATHÉNAIS, à part.

Je vous demande un peu ce que vient faire ici cette parigonne.

ARSÈNE, à part.

Si elle reste, c'est qu'elle l'attend.

ATHÉNAIS, à part.

J'ai les nerfs agacés !... et moi qui lui ai donné cent francs... Il est vrai qu'elle me les a rendus.

ARSÈNE, à part.

Cette femme me donne des vapeurs...

ATHÉNAIS, à part.

Est-ce que nous allons causer longtemps sur ce ton-là. (Haut.) Vous savez, madame, que M. le comte est avec sa femme et que je l'attends ?

ARSÈNE.

Eh bien ! j'aurai le plus grand plaisir à le voir... Na seriez-vous pas sa sœur du lait... Vous êtes aussi de la famille ?

ATHÉNAIS.

Ce sera une scène de reconnaissance fort touchante... Pardon, madame, comment vous enneme-t-on ? Je suis bien aise de savoir avec qui je lutte.

ARSÈNE.

Vous êtes curieuse.

ATHÉNAIS.

Vous ne voulez pas me le dire ?... A votre aise !... moi, je suis celere, mais pas méchante ; je me nomme Athénaïs... de Truist-Étoiles.

ARSÈNE.

Athénaïs

ATHÉNAIS.

Vous me connaissez ?

ARSÈNE.

De réputation, beaucoup ! L'affiche de l'Opéra proclame eu grosses lettres votre célébrité.

ATHÉNAIS.

Eh bien ! ayez confiance.

ARSÈNE.

Soit !... Je m'appelle Arsène de... Plusieurs-Points.

ATHÉNAIS.

Arsène ! le pianiste à la mode... ma chère rivale, je vous tends la main.

« Et ces deux grands débris

ARSÈNE.

Se consolent éprouvés. »

ATHÉNAIS.

Vous voyez que j'ai été au Conservatoire ?

ARSÈNE, riant.

Moi aussi !

ATHÉNAIS.

Notre cause est la même, il faut nous venger tous les deux !...

ARSÈNE.

Je le veux bien... mais comment ?

ATHÉNAIS.

Comment ?... je n'en sais rien... mais vengeons-nous !...

ARSÈNE.

Si nous allions dire au traître, en présence de sa femme : « Vous êtes un monstre ! vous nous avez abusés toutes les deux ! »

ATHÉNAIS.

Mauvais moyen !... Je propose une véritable vengeance. Écrivons-lui. « Vous nous avez vu aujourd'hui pour la dernière fois ; adieu. » Et nous le laisserons tout égaré à sa femme, ce sera sa punition.

ARSÈNE.

Accepté !

ATHÉNAIS.

C'est bien convenu ! nous faisons serment de ne plus le revoir !

ARSÈNE.

Je le jure !

ATHÉNAIS.

De bonne foi ?

ARSÈNE.

Parole d'honneur !

ATHÉNAIS.

Quoi qu'il fasse pour rentrer en grâce, nous refaisons ?

ARSÈNE.

Nous refusons !

ENSEMBLE.

AIR de *Merop Spada*.

Point de pitié, point de grâce,
Il n'est plus digne d'être aimé,
Quoi qu'il dise et, quoi qu'il fasse,
Vengeons le serc apprêté !

ATHÉNAIS, lui tendant la main.

Tenez-là... A propos, vous touchez du piano à ravier.

ARSÈNE.

Permettez-moi de vous féliciter de votre charmante voix.

ATHÉNAIS.

Vous le voyez, les arts nous aiment déjà fait sœurs.

ARSÈNE, riant.

De choriste.

ATHÉNAIS.

C'est vrai, j'ai cent francs pour mes noirs, et vous antez pour vos Polonais... Partant, quittez.

ARSÈNE.

Silence ! j'entends venir quelqu'un ; si c'était sa femme.

ATHÉNAIS.

Cachons-nous et écoutons, nous ne nous montreront ni comte, que pour lui faire une sortie solennelle, et des adieux pleins de mépris. (Elles entrent dans le cabinet à gauche.)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Point de piné, etc.

SCÈNE XVI.

DE MARSAY, regardant de côté et d'autre.

Personne ? Hermione s'est-elle envolée ?... ou bien s'est-elle poursuivie Pyrrhus jusqu'au pied de l'autel ? Voilà la question. « Est-il seul ou deux ? » Dans le doute, en dit qu'il faut s'abstenir... je vais l'appeler... car enfin, avec son système personnel... il me vole... quand je dis il me vole... je crois que sa femme n'aura pas plus de succès que la mienne... Ah çà ! mais... est-ce que leur promenade durerait encore ! (Appelant à la porte du droite.) Surgi ! Surgi !

SCÈNE XVII.

DE MARSAY, DE SURGY.

DE MARSAY.

Enfin, le voilà !

DE SURGY.

Plus bas !

DE MARSAY.

Je suis revenu pour te dire que ton système n'a pas le sens commun.

DE SURGY.

Plus bas, te dis-je, elle est là !

DE MARSAY.

Qui ? Hermione ?

DE SURGY.

Un sage, mon cher ami, l'ingénuité d'un enfant et la grâce d'une femme !

DE MARSAY.

Mais je te dis que ton système ne vaut pas le diable. (Les femmes sautent par la porte.) Les deux belles n'ont point été dupes de ta ruse et la troisième ne le sera pas longtemps.

DE SURGY.

Pourquoi ?

DE MARSAY.

Pierce que je la prévendrai.

DE SURGY.

Allons, de Marsay, pas de mauvaises plaisanteries.

DE MARSAY.

Il paraît que les plaisanteries sont mauvaises quand elles ne sont pas à ton profit. Apprends, mon cher, que la Péri, la Sée, l'ange qui m'a comme tu le dis élégamment, la sœur de l'enfant et la grâce de la femme, enlève cette divinité que tu me caches, est la divinité que j'encense.

DE SURGY.

Tu es fou !

DE MARSAY.

Oui, cette jeune innocente qui a de s principes et une famille qui craint de compromettre sa réputation.

DE SURGY.

Et bien !

DE MARSAY.

Eh bien ! il y a huit jours que mon âme délicate et mes sentiments élevés sont aux prises avec sa noble résistance, de

puis à cinq heures du soir, depuis le Rond-Point jusqu'à la barrière de l'Étoile, rendez-vous ordinaire de mes soupirs.

DE SURGY.

Je te dis que tu le trompes.

DE MARSAY.

Et moi je t'affirme que c'est toi qui te trompes... qui me trompes aussi...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, ARSÈNE, ATHÉNAIS.

LES FEMMES.

Et que vous nous trompiez.

DE MARSAY.

Vous étiez là, belles dames ?

ATHÉNAIS.

Nous étions là, vertueux vieillard, et nous avons entendu votre édifiante conversation.

ARSÈNE.

Quelle immoralité !... Fil monsieur. (De Marsay rit.)

ATHÉNAIS, à de Surgi.

Et son content de faire deux victimes, vous empoisonnez le dernier amour de cet excellent homme.

(De Marsay fait la grimace.)

ARSÈNE, à de Surgi.

Les cheveux blancs de monsieur n'arrêtent pas votre fougue... Ah ! vous ne respectez rien !

ATHÉNAIS.

Mais ne comptez pas sur l'impunité.

ARSÈNE.

Nous vengerons ce vieillard débile.

DE MARSAY, indigné.

Débile !...

ATHÉNAIS, à de Surgi.

Nous vous arracherons des mains la brebis que vous voulez ravir à ce loup ravisseur... par droit d'ancienneté.

DE MARSAY, fâché.

Mesdames !

ATHÉNAIS.

Soyez tranquille, vous serez vengé, homme vénérable !

ARSÈNE, allant vers le jardin.

Je vais chercher le mot de la charade... Venez donc,

madame la comtesse ; vous avez ici deux parentes qui désirent vous être présentées.

DE SURGY, ricaneur.

Arsène, n'oubliez pas que vous êtes chez moi !

ARSÈNE.

Mais je suis votre hôte, et vous me devez aussi protection... (Elle prend Aurélie par la main.) Approchez, madame.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, AURÉLIE, coiffée.

ATHÉNAIS.

Madame la comtesse voudra bien nous accorder un moment d'audience ; nous sommes chez elle russi.

ARSÈNE.

Est-ce que madame craint le soleil ?

ATHÉNAIS.

L'air de Paris n'est pas favorable à madame... quand on respire l'air pur de la campagne.

AURÉLIE, à de Surgi.

Monsieur, veuillez me laisser libre de me retirer.

DE MARSAY, il salue Aurélie avec un air railleur.

Pourquoi donc nous fuir si tôt ?

DE SURGY.

Je voudrais vous faire respecter.

ARSÈNE.

Vous allez jouer le drame pour me si méchante lairigue.

DE SURGY.

Le drame ?... Je crois plutôt que ça va tourner à la comédie.

...est-ce, à Aurélie.

Madame la comtesse resta toute devant une cuisinière à la mode de Bretagne.

ATHÉNAIS.

Il y a si longtemps que madame la comtesse a vu sa sœur de lui que sa présence ici se peut que lui être agréable.

AURÉLIE, levant son voile

Je ne saurais comprendre, mesdames, pourquoi je suis l'objet de vos railleries ?

ARSÈNE.

Répondez, monsieur le comte ; est-ce que nous railles ?

DE SURGY.

Vous avez plus d'éloquence que moi...

AURÉLIE, regardant sérieusement de Surgy.

Eh bien ! monsieur ?

ARSÈNE, sérieusement.

Madame est justement irritée du rôle ridicule qu'on lui fait jouer.

AURÉLIE.

Rassurez-vous, mesdames, si vous me trouvez chez monsieur le comte, c'est que je venais pour y voir, m'avait-on dit, madame la comtesse.

ATHÉNAIS, avec ironie.

Eh bien ! madame, vous étiez comme nous une victime des réveries de monsieur le comte.

ARSÈNE.

Qui rêve trop haut et trop souvent.

DE MARSAY.

Ah ! quand on a sa femme à la campagne !

ARSÈNE.

Ah ça, décidément, y a-t-il une femme ?... Je crois bien à la campagne ; mais je commence à douter de la femme.

DE SURGY, rient.

Eh bien, oui, mesdames, il y a une femme légitime.

TOUTES.

Ah !

DE SURGY.

Mais elle appartient à cet heureux époux. (Il montre de Marsay.)

AURÉLIE, à de Marsay.

Comment ! monsieur n'est pas garçon ?

DE MARSAY.

Non !

AURÉLIE.

Encore un piège !

DE MARSAY.

Si... dans le jeu... Eh bien, non, je renonce à mon système. Je faisais un vieux garçon, je fais presque un jeune mari. (Athénaïs et Arsène rient.)

AURÉLIE.

C'est ainsi, messieurs que vous vous jouez de la crédulité des femmes.

DE SURGY.

Allons, mesdames, vous êtes trop d'esprit pour vous garder rancune.

DE MARSAY.

Paris n'était pas plus embarrassé.

ATHÉNAIS.

Peint d'embarras pour monsieur, nous sommes trois M. DE SURGY.

ARSÈNE, allant vers Surgy, lentement.

Vous allez devenir raisonnable, n'est-ce pas, rêver ? — Adieu !

DE SURGY.

DE MARSAY, à part.

Bien !...

Et d'une !...

ATHÉNAIS, même jeu qu'Arsène.

Changez d'air, monsieur le comte. — Adieu !

DE SURGY.

Très-bien !

DE MARSAY, à part.

Et de deux !

AURÉLIE, sérieusement, même jeu que les précédentes.

La leçon est dure, monsieur ; tachez d'en profiter. — Adieu ! (Arsène et Athénaïs se retirent au fond. Aurélie, sort.)

DE SURGY.

Bravo !

DE MARSAY, à part.

Et de trois !

DE SURGY.

Et que voulez-vous que devienne un pauvre homme ainsi abandonné ?

DE MARSAY.

Mari pour de bon !

ATHÉNAIS.

La morale de ceci est qu'il ne faut pas courir trop...

DE MARSAY.

Trois Minerve à la fois.

ATHÉNAIS.

Vous l'avez dit. Adieu !

TOUTES DEUX.

Adieu ! (Elles ferment la porte du fond.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES, puis LES DEUX FEMMES paraissant.

Allons ! console-toi !

DE MARSAY.

Je regrette Aurélie.

DE MARSAY.

Et moi, donc ! mais ma femme, tu le sais, a son trésor qu'elle te garde.

DE SURGY.

La compagne douce et modeste.

DE MARSAY.

Accepte-le et fais comme moi.

DE SURGY.

J'en ai exemple !

(Athénaïs ouvre la porte de droite ; Arsène ouvre la porte de gauche. Elles courent.)

DE MARSAY.

Je veux dire : deviens à compter d'aujourd'hui, comme je vais le devenir, le modèle des maris.

DE SURGY.

J'en ai bien envie... Penses-tu qu'elles reviennent ?

DE MARSAY, apercevant les femmes.

J'en ai peur.

DE SURGY.

Eh bien ! je suis décidé, je me marie ! (Athénaïs et Arsène ferment violemment les portes.)

DE MARSAY.

L'invitation est à nos portes... Surtout-nous !

(Ils sortent par le jardin.)

76472

Fin.

N. d' invent:

1330